26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE AOUT-SEPTEMBRE Nos 8 et 9.

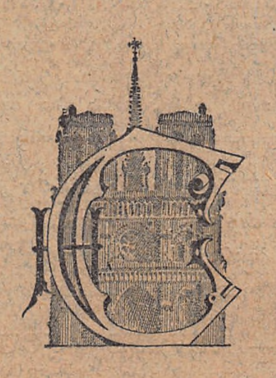
LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

Louis LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)
1920

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION
DES ÉCRIVAINS MODERNES
LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

PARIS

France : un an . . . . . . **18** fr.
Etranger : un an . . . . . **20** fr.
Le Numéro : **2** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française)
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon)
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

CONFÉRENCES PHILOSOPHIQUES (1)

II. — LES SIX SENS

Le philosophe américain William James a résumé en une seule phrase tous les déficits de notre valeur intellectuelle : « L'homme ne vit, dit ce positiviste, qu'à la surface de lui-même. »

La race humaine a vécu des siècles et des siècles sur notre planète terre en ignorant complètement les trésors de chaleur, de force et de lumière, charbons, houilles, pétroles, que les profondeurs recélaient et que la surface n'avait pas dénoncés. Notre époque, pour cette connaissance du sous-sol, est évidemment en progrès, mais notre corps de chair, seul visible à nos yeux, recèle, lui aussi, des trésors qui n'apparaissent pas, même à nos instruments les plus perfectionnés : trésors intellectuels, d'un autre genre de force et de lumière, charbon plus ou moins fumeux pétrole ou essence plus ou moins purs selon la valeur des individus ; et de ces trésors-là les hommes du XXe siècle sont, la plupart, aussi ignorants que des trésors de la planète Mars ou de l'étoile polaire.

L'homme, aujourd'hui, je l'avoue, connaît les mots qu'il a catalogués pour désigner ces forces

(1) Voir pages 405 et suiv.

invisibles ; mais, laissez-moi vous le dire, la connaissance par les mots est un enfantillage : on ne connaît réellement que ce que l'on a vu, touché, senti, goûté, étudié soi-même, et dans les conditions voulues pour une étude et une connaissance réellement scientifiques.

J'entends votre objection. Cela est possible, me direz-vous, pour les choses matérielles : on me nomme tel corps physique ou chimique ; je puis aller à un cours de science, visiter un cabinet de physique ou de chimie, et constater l'existence, puis les caractères spécifiques, acquérir enfin une connaissance scientifique des corps qu'on m'a nommés. Mais l'objet que je propose aujourd'hui à votre étude, la Vie, la Force-Vie, ne tombe pas sous nos yeux ni sous aucun de nos sens : il nous est donc impossible d'en obtenir une connaissance positive.

C'est ici que je vous rappelle l'affirmation dont je m'autorisais tout à l'heure. Et l'accusation de William James est même au-dessous de la réalité : ce n'est pas seulement à la surface de leur être, c'est complètement en dehors que vivent l'immense majorité de nos contemporains. Grâce à la crise des transports — je prends cette formule à rebours du sens négatif qu'on lui donne dans le langage usuel — grâce à la vapeur, à l'électricité ; grâce à la multiplicité toujours croissante des automobiles, des autobus, des tramways, des trains rapides sur les voies à ciel ouvert et dans les sous-sols, n'est-ce pas dans un entraînement tout extérieur, à Paris

surtout, que vivent aujourd'hui les survivants de l'horrible guerre ? Mais il y a heureusement des spiritualistes partout, malgré le triomphe du matérialisme ; et c'est pourquoi j'ose vous inviter, cher lecteur, à vous déprendre de la vie uniquement superficielle pour regarder au dedans de vous, car c'est en dedans de nous que vit cette force absolument spéciale qu'est la force-vie, et c'est donc là, en vous, que vous pouvez la constater, l'étudier, la connaître d'une connaissance positive et vraiment scientifique



Ce n'est pas la naissance ni la catégorie sociale qui peuvent, en effet, suffire à former une Eglise, une Elite vraiment intellectuelle : il faudrait pour cela revenir à l'initiation antique.

Malheureusement, les instructeurs du temps présent s'adressent uniquement à la mémoire, et, suivant des programmes de plus en plus surchargés, ils « bourrent le crâne » de leurs élèves, comme on dit élégamment aujourd'hui, avec des mots, des phrases, des chiffres et des formules, qui, fidèlement répétés, conquièrent les diplômes exigés pour toutes les carrières. Des sciences matérielles, dans les écoles spéciales, on donne généralement une connaissance et une démonstration pratiques ; mais de la philosophie, de l'ontologie, les instructeurs ne connaissent et n'enseignent que les abstractions hégéliennes ou kantiennes. Le véritable initiateur ne soumet l'initié ni à Hégel, ni à

Kant, ni à qui que ce soit ; il lui enseigne, au contraire, que la science ou la croyance par procureur sont la pire ignorance, parce que c'est une ignorance qui croit savoir et qui, par conséquent, s'ignore elle-même.

Vous vous rappelez qu'aux jours de votre instruction primaire on vous a parlé d'analyse grammaticale, puis d'analyse logique, c'est-à-dire de l'analyse des mots et des phrases. Ce que je voudrais en ce moment avec vous est tout autre chose : c'est une analyse initiatique, une analyse ontologique, qui vous initie pas à pas au mystère même de l'Etre : car ce n'est pas le train express, c'est le pas à pas qui est le train de l'initiation comme de l'évolution.



Le temple de l'initiation, jadis, à Athènes comme à Ephèse, avait cinq portiques ouverts donnant sur un sanctuaire fermé. « L'indication est claire, disait à ses disciples l'initiateur Plotin, le dernier et le plus incompris des grands philosophes grecs. Les cinq portiques ouverts sont les cinq sens corporels, ouverts à tous les hommes, même les plus primaires : la vue, l'odorat, le goût, le toucher, l'ouïe. Le sanctuaire voilé, où entrent seulement les initiés capables de l'analyse ontologique, c'est le sens intérieur, le sens intellectuel, auquel aboutissent les cinq sens extérieurs et sans lequel les apports des cinq sens extérieurs ne produiraient

ni sensations conscientes, ni sentiments, ni intelligence. »

J'ai nommé le sens de l'ouïe le dernier pour attirer sur lui votre attention, parce que c'est celui-là dont je veux faire avec vous l'analyse ontologique.

Je vous parle et vous m'entendez. Qu'est-ce que contiennent ces deux verbes, ces deux actes, au point de vue ontologique ?

Et d'abord, je parle : qu'est-ce que ce fait, si banal, analysé scientifiquement, philosophiquement ?

Je *parle* : c'est-à-dire que j'involue des *idées* dans des *mots*, et que je lance dans *l'air* ces mots porteurs de mes idées.

Et les mots prononcés, que sont-ils dans leur être physique ? Un mot prononcé est un son d'une forme particulière contenant en lui-même telle idée à l'exclusion de telle autre. Quand je prononce le mot « amour » ou le mot « haine », le mot « intelligence » ou le mot « sottise », chacun de ces mots antinomiques de deux couples si dissemblables exprime clairement une idée absolument opposée à celle qu'exprime son antinomique, et il l'exprime de telle façon que l'erreur est impossible, n'est-ce pas, entre ce que dit l'un et ce que dit l'autre.

Avouez que voilà un fait absolument merveilleux : que de telles molécules d'air, par suggestion immédiate, la voix humaine produise telle forme exactement déterminée dans ces molécules matérielles, et qu'elle y involue des idées, choses spirituelles, et que ces formes matérielles des mots

matériels reproduites d'une autre façon par l'écriture, par l'imprimerie pour le sens de la vue, suggèrent, non seulement à vous qui m'entendez, mais à ceux qui me liront, les idées spirituelles matérialisées dans l'écriture comme dans la parole.

Mais revenons au sens de l'ouïe.

Et donc je prononce des mots, porteurs de mes idées ; et ces mots arrivent jusqu'à vos oreilles. En fait, qu'est-ce que c'est que cette transmission de mes idées par l'intermédiaire de l'air ?

Le fait, le voici :

Ma voix, en vibrant de telle façon particulière pour lancer tel mot, fait vibrer de la même vibration l'air qui est là, invisible mais réellement existant, entre vous et moi : c'est-à-dire que, à travers les quantités innombrables de molécules d'air qui remplissent cette salle, l'impulsion que j'émets au delà de mes lèvres imprime dans toutes les directions qui vont vers chacun de vous, à telles et telles molécules d'air exactement la même forme qui produit tel son, tel mot, non pas un autre ; et ces formes aériennes ainsi formées traversent tout l'air qui vous sépare de moi, en gardant leur forme, sans altération, jusqu'à vous tous, et à chacun, une seule émission, d'un seul orateur, transmettant son idée, unique au point de départ, autant de fois multipliée au point d'arrivée qu'il y a d'auditeurs, même des milliers parfois, à portée de la voix qui parle. Et, dans un long discours, les mêmes molécules d'air qui tout à l'heure ont pris telles formes pour porter

tels mots, revenant instantanément en arrière, prennent une autre forme pour porter tels autres mots, telles autres phrases, absolument dissemblables, sans jamais s'épuiser, sans se lasser ni s'user ni se déformer; pendant des heures et des heures, au service de nos députés, par exemple, dans la même séance ou des séances successives; pour exprimer impartialement des idées, raisonnables ou non, même les plus contradictoires, des orateurs, sympathiques ou antipathiques, beaux ou laids, modérés ou violents, éloquents ou assommants, peu importe.

Et voilà la téléphonie sans fil réalisée par tous les hommes, sans qu'ils y aient pris garde, de la bouche de l'un aux oreilles des autres, des centaines de siècles avant que nos électriciens aient su la réaliser entre une machine émissive et une machine réceptive : production inconsciente, mais d'autant plus merveilleuse, par les hommes les plus primaires, des miracles dont se glorifient à juste titre nos physiciens les plus illustres.



Mais l'initiation, je vous l'ai dit, procède pas à pas, et j'en suis encore avec vous à l'extérieur du temple. Entrons, si vous le voulez bien; et d'abord, frappons à la porte.

Les vibrations aériennes qui ont apporté à votre oreille les vibrations de ma voix frappent à votre tympan pour éveiller l'attention de votre intelligence. Enfermée qu'elle est à l'intérieur du

temple par son union avec votre cerveau, en arrière des cinq portiques que sont vos cinq sens physiques, elle n'en est pas encore ici-bas à l'électricité sans fil pour ses correspondances avec le dehors : aussi les vibrations téléphoniques produites dans l'air par ma voix, après avoir frappé le tympan, font vibrer le fil transmetteur qu'est votre nerf acoustique, et par lui elles arrivent au bureau récepteur, qui est votre cerveau.

La science matérialiste veut absolument arrêter là notre analyse.

Pardon, Madame, si je ne vous crois pas sur parole ! mais j'ai toujours constaté que dans la réalité positive des faits quotidiens, l'instrument récepteur serait-il assez perfectionné pour enregistrer de lui-même la dépêche télégraphique ou téléphonique, cela ne suffirait pas néanmoins ; mais, outre ce quelque chose qu'est l'instrument, aussi parfait que vous voudrez, il faut *en plus* quelqu'un qui soit intelligence, non pas seulement machine : car la machine la plus parfaite, produit de l'intelligence travaillant la matière, n'est pas intelligence elle-même, et est absolument incapable, non pas de recevoir machinalement, mais de lire et de comprendre la dépêche qu'elle a reçue.

Et voilà — qu'ils ne l'avouent pas, peu importe ! — voilà les matérialistes incapables de nous expliquer le nœud du mystère, le sens intime intelligent. Ce qui est, est : les négateurs n'y peuvent rien. La matière est une chose, l'esprit en est une autre. Les matérialistes peuvent dépenser beaucoup

d'esprit à nier l'esprit, mais ils ne peuvent pas le supprimer. Est-ce le mot « esprit » qui leur déplaît ? Mais *esprit* ou *intelligence*, c'est tout un. Ils ne nient pas l'intelligence, je suppose ? Et qu'est-ce, matériellement, que l'intelligence ? C'est la pulpe du cerveau, ou son *émanation*, croyez-vous ? Quelle émanation merveilleuse, vraiment ! Et quand donc la recueillerez-vous, comme vous recueillez depuis longtemps le parfum des fleurs, chimistes admirables, car ce serait infiniment plus précieux que les émanations du jasmin ou de la rose.

Jugez un peu ! Recueillir les émanations du cerveau des hommes de génie ; mettre cela en flacon et le faire aspirer par les narines des imbéciles et des médiocres ! De même pour les émanations du cerveau des vertueux et des saints ; et les inoculer en piqûres aux veines des méchants et des vicieux ! Quel triomphe ! quelle révolution merveilleuse opérée par le Matérialisme ! La terre serait un paradis vraiment : il n'y aurait plus que des hommes de génie, tous plus intelligents et plus vertueux les uns que les autres !

Il vous semble peut-être que je ne parle pas sérieusement ? Pardon ! je parle en positiviste conséquent avec sa doctrine. Si l'intelligence, si l'esprit est une émanation purement matérielle, je ne vois pas du tout pourquoi nos industriels ne pourraient pas la capter, elle aussi, comme l'électricité, le gaz ou la lumière. Car on peut capter ces forces matérielles ; on recueille les émanations de la matière, même les plus immatérielles : la

photographie recueille les radiations de la Matière, et, par ces radiations, les formes des objets, même les gestes les plus fugitifs ; on peut, par le cinématographe, au moyen de photographies successives et d'un machinisme rapide, reproduire si parfaitement les mouvements des personnages que l'on donne aux spectateurs l'illusion qu'ils voient défiler sous leurs yeux des êtres vivants.

— Mais ce n'est qu'une illusion ! me direz-vous. Alors quoi ? Ce ne sont donc pas nos yeux de chair qui peuvent nous révéler positivement cette chose absolument unique en son genre que nous nommons « la vie » ?

Non : « le sens de la vie », ce n'est pas un sens extérieur, comme sont nos cinq sens matériels : le sens de la vie, c'est ce sens intérieur auquel aboutissent, comme je vous le disais tout à l'heure, les transmissions venues du dehors par nos sens matériels : le sens de la vie, c'est ce « sens intime » qui est une des facultés, non pas de mon corps, non pas de mon cerveau, mais de mon esprit, de mon *moi*, de cet invisible et indivisible *moi*, qui vit actuellement uni à mon corps de chair, et qui l'actionne et le vivifie tant qu'il y est présent, comme l'électricité absolument distincte et différente du fil, du fer, dans lesquels elle circule et qui redeviennent inertes et inefficaces dès que le courant est interrompu.

Car votre corps aussi, comme une locomotive ou une automobile, n'est absolument qu'une machine — admirable — je vous le souhaite ! mais

inerte par lui-même : il le démontre assez comme n'importe quelle machine, dès que la force motrice n'est plus présente pour le mouvoir, dès que la force-vie s'en est retirée par cette séparation que nous appelons « la mort ».

Pas de phrases, je vous prie, Messieurs les matérialistes ! Pas d'abstractions ni d'affirmations ou de négations préconçues ! Regardons les faits.

Avez-vous eu des enfants, une épouse ? Vous avez eu au moins un père, une mère ; vous avez aimé quelqu'un ; je dis « aimé » d'un amour véritable.

Le voilà mourant, celui que vous aimiez... C'est fait, il est mort !... Vous lui parliez tout à l'heure, et son regard au moins vous répondait : « je t'aime ! » Dites-lui encore : « Mon père, ma mère, ma femme, mon enfant, mon amour, je t'aime ! » Plus de réponse ; pas un mot, les lèvres sont ouvertes pourtant ! Pas même un regard, de ses yeux grands ouverts. Qu'est-ce donc qui n'y est plus ? Son cerveau est là tout entier, et aussi son cœur, et tout son corps. Qu'est-ce donc qui manque à cette machine qui vibrait tout à l'heure, non seulement vivante, mais intelligente, mais aimante, et qui maintenant reste inerte, insensible et inintelligente ?

Qu'est-ce qui manque dans l'air quand vient une nuit noire après un jour d'été splendide ? L'air est là tout entier, emplissant l'espace comme pendant le jour... Il ne manque que le soleil, qui pendant le jour faisait vibrer notre atmosphère de ses rayons vivifiants et qui brille maintenant de

l'autre côté de la terre. De même, dans ces yeux ouverts mais morts, dans ce cerveau et dans ce cœur, toujours les mêmes que tout à l'heure, il manque le soleil intérieur, qui tout à l'heure rayonnait par le regard, par l'expression du visage ; ce *je*, ce *moi*, qui tout à l'heure à votre amour répondait « je t'aime ! » et qui maintenant est parti, toujours vivant, mais de l'autre côté de la terre, dans une autre atmosphère, dans un autre monde. Et bientôt ce corps de votre ami, que tout à l'heure vous embrassiez avec tendresse ; ce corps de votre enfant, si beau, si jeune ; pour vous prouver que ce n'est pas lui qui se donnait sa beauté, sa vie, sa jeunesse, il deviendra tellement cadavre et menacera d'une infection telle que vous serez contraint de le faire enfouir sous le sol pour le laisser pourrir...

O vie invisible, si clairement manifestée !

Si vous ne voyez pas, c'est que vous ne voulez pas voir.



Mais c'est là encore une vue indirecte, une vue par le raisonnement, si claire soit-elle. Entrez dans le temple, et jusqu'au sanctuaire, jusqu'à la raison pure : « raison » est dérivé du verbe grec οράω, je vois.

Fermez les yeux, ne songez plus à quoi que ce soit du dehors, pas même à votre corps ; faites taire en vous tous les souvenirs, toutes les imaginations, tous les rêves et tous les désirs...

Vous ne sentez rien, vous ne voyez rien au dedans

de vous ? Je ne parle pas du battement de vos poumons ni du mouvement de votre cœur et de votre sang. Mais plus intimement, en vous, vous ne sentez pas que vous êtes quelqu'un, que vous êtes *vous* ? que vous êtes non seulement vivant, mais intelligent, aimant ? que vous êtes vie, volonté, pensée, amour ? Vous ne sentez pas cela ? Vous ne voyez pas cela ? Mais si, vraiment ! Et moi aussi en moi je le sens, je le vois ; et d'une vision, d'une sensation plus certaines et plus claires que n'importe quelle vision ou quelle sensation du dehors : parce que du dehors sensations et visions traversent des intermédiaires, l'air, mes yeux, ma chair, mes nerfs, avant d'arriver au dedans ; jusqu'à mon *moi* sensible et intelligent : mon *moi* ne touche, ne voit, ne goûte, n'entend, ne sent toutes les choses du dehors, que de plus ou moins loin, plus ou moins indirectement, par l'intermédiaire des instruments matériels et de mes sens extérieurs, tandis que ma pensée, mes désirs, ma volonté, ma force-vie, c'est en moi-même que je vois cela, que je le sens, de moi à moi, sans aucun intermédiaire ; d'une sensation immédiate et d'une vue directe ; le moi qui voit et le moi qui se voit étant un seul et même *moi*. Et c'est par cette *unité* que je suis *quelqu'un*, non pas seulement quelque chose ; c'est par là que je suis *un invisible*, oui ; mais un *indivisible*, un indestructible, que sa sortie hors de son corps de chair libérera, affranchira ; Lazare immortel, auquel la vie éternelle fera accueil, de l'autre côté de la mort ; libéré enfin de

cette prison qu'est le corps de chair,et libre comme l'électricité, comme la lumière, dans l'infini de l'espace, de l'action et de la vie...

ALTA,
Docteur en Sorbonne.

LA SCIENCE ASTRALE

COURS COMPLÉMENTAIRE D'ASTROLOGIE

(Suite) (1).

Chapitre IV

Lès courants du Feu créateur.

Réalisation sensible des Eléments.

Le *Feu* joue dans le monde élémentaire le même rôle que l'*Esprit* dans le monde intelligible ; il en est le Chef. C'est de lui que vont partir les deux courants générateurs des Puissances secondaires, ou *Génies planétaires*.

Le feu se polarise, comme on l'a vu, en deux manifestations : Celle du *Soleil* qui est la principale, et celle de *Mars* qui en dérive.

C'est de ces deux pôles que vont partir les deux courants complémentaires annoncés précédemment.

Le Soleil sera l'origine du courant de *Pensée divine* ou Verbe ; Mars, celle du courant de *Puissance.*

Ces courants ne sont pas tracés sur notre figure

(1) Voir pages 411 et suivantes.

(p. 412), déjà bien complexe, mais le lecteur les y suivra sans peine : celui du Soleil est une ligne brisée passant par les points : ☉, (♃), (♀) et ♀. — Celui de Mars est la ligne brisée aux points ♂, (♂), (☿) et ♄.

Nous allons les suivre pour en noter tous les incidents.

§ 1. — Ensemble des deux courants.

Première phase.

Leur course comprend deux directions successives : la première est une descente jusqu'au fond de l'Élément de la Terre (aux points (☿) et (♀) ; la seconde une réascension qui les ramène vers les pôles du Feu (de (☿) à ♄, et de (♀) à ♂).

Ils se croisent en trois points, sur les palmes des Éléments. Leur première rencontre se fait sur celui de la Terre, avant qu'ils n'en atteignent la limite, sur l'axe vertical F T.

Ils se croiseront ensuite, de part et d'autre de ce même axe vertical, dans la palme de l'Air et de l'Eau, et sur l'axe horizontal, A E de la croix Élémentaire.

Dans le premier croisement, ils ont des directions semblables, descendant tous deux ; dans les deux autres, leurs directions sont inverses : l'un est tout rapproché de sa source et descend (comme ♂, (♂)) ; l'autre (comme (♀) ♀) arrive à son but vers lequel il s'élève.

Dans toutes ces rencontres, ils se mélangent

sans se combiner, comme les ondulations en général ; ils n'engendrent, par conséquent, aucun centre spécial ; ils enrichissent seulement les éléments qu'ils traversent.

Après ces croisements, ils aboutissent chacun en face de son complémentaire (par exemple, le courant de Pensée (♀) ♀ en face de la Puissance, ou ♂, et réciproquement).

Ici, au contraire, ils trouvent leur équilibre, parce que l'un de ces deux centres est passif et l'autre actif, comme on l'a expliqué précédemment. Chacun s'unit à la source de l'autre, et cette union se fait sur les centres marqués des deux lettres sacrées Iod, Hé (יה).

2e phase : formation des centres synthétiques.

Après cette première phase, on arrive à une période de combinaisons plus complexes, *quaternaires*, succédant aux binaires qui précèdent.

1° *Les extrêmes.* — Les deux couples équilibrés, que l'on vient de voir se former dans la région du Feu (☉-♄ et ♂-♀), représentant respectivement la *Pensée* et la *Puissance divines*, après leur course dans le Monde des Éléments, sont complémentaires comme les deux pôles originels du Feu ; se trouvant en présence de part et d'autre de cet Élément, ils vont se combiner pour en manifester l'Unité, par l'organe pour ainsi dire des créatures dont elles ont traversé les centres. Leur union se fait au milieu de la ligne Iod Hé (יה) qui les distance, sur l'axe

vertical de la croix élémentaire. Elle donne naissance au centre de *Jupiter* diurne, synthèse des deux pôles originels du *Feu* ; ce centre *réalise* ainsi, dans le Monde sensible, et par ses créatures, l'*Élément du Feu,* qui se trouvera désigné, dans cette condensation, en langue hébraïque, par le nom de IÉ (moitié supérieure du nom Jehovah).

Une formation du même ordre va se trouver autour de l'Élément *de la Terre,* opposé à celui du Feu.

Quand le courant de Puissance descendant arrive dans la *Matière* et s'y manifeste par le centre (♂) ou *Mars nocturne,* il se trouve en présence de la substance individualisée (♀), *Vénus nocturne,* la créature au début de son évolution, sa complémentaire ; il l'anime pour produire avec elle, la *Force matérielle,* représentée par le centre ו (Va), sur lequel se fait cette union.

En face de ce couple, s'est formé de même celui représenté par le centre ה (Hê) de la *Substance,* qu'il réalise dans le monde sensible, comme *substance individualisée et matérialisée,* en rassemblant la Puissance céleste (♃) *Jupiter nocturne,* expression fatale de la Pensée divine, avec (☿), *Mercure nocturne* ; c'est la créature intelligente à son origine, revêtue de la Force de Mars.

Comme les couples de Feu, ces deux couples de la Terre, complémentaires par leur origine, vont s'unir au milieu de leur distance, sur l'axe vertical de la croix Élémentaire, et donner naissance au centre (♄), *Saturne nocturne,* qui synthétisera les

deux pôles de l'Élément terrestre, Vénus et Mercure nocturnes, et réaliser par eux la manifestation sensible de son Élément ou *Terre matérielle* et *consciente*. Son nom hébreu sera : Hê Va, partie féminine du nom quaternaire sacré, I E O Vah.

Ce nouveau centre se pose donc au bas de la croix, comme *Terre réelle*, en face *du Feu réalisé* et comme son complémentaire vers lequel il aspire. C'est la manifestation sensible de la *Matière* en face de l'*Esprit*, sur la croix spirituelle, et même de la polarisation primitive du *Non-Etre* en face de *l'Etre*.

Comment se résoudra cette nouvelle forme de la dualité créatrice ? C'est ce que va nous apprendre l'étude des concentrations quaternaires effectuées sur les deux autres Éléments, l'Air et l'Eau.

2° *Les centres synthétiques intermédiaires.*

Jusqu'ici nous avons considéré la symétrie des couples binaires par rapport à l'axe vertical de la croix Élémentaire ; il faut la voir à présent autour de l'axe horizontal.

Ici, les couples opposés ne sont plus de même ordre ; ils ne constituent pas une dualité ; ils ne se combineront pas ; ils se mélangeront seulement pour donner à leurs Éléments un rôle complexe. En effet, les deux couples supérieurs désignés par les centres Iod et Hé (י et ה) représentent une fonction créatrice, tandis que les deux inférieurs, Hê et Va (ו ה) sont à la fois créateurs et évoluants.

Considérons d'abord les couples qui enveloppent l'Élément de l'*Eau* : l'inférieur, formé au centre Va (ו) de la *Matière*, pris dans la direction ascendante, met la créature terrestre, *Vénus nocturne* (ou (♀), individualisée et intellectualisée par *Mercure nocturne* et le courant de Pensée, en présence de la *Force matérielle de Mars nocturne* (♂).

A ce degré de croissance, Vénus est capable de concevoir cette Force, et, par suite, désireuse de l'accaparer ; leur présence face à face représente donc la réalisation de l'âme animale, appétante, passionnelle.

Le couple opposé à celui-ci unit la *Puissance divine* elle-même (*Mars diurne,* ♂) à la créature individuelle arrivée à l'*Essence* ; c'est une combinaison véritable, la consécration céleste de la Créature, soit qu'elle naisse à ce niveau supérieur (comme la Vierge céleste rappelée par l'Assomption), soit qu'elle y parvienne par évolution.

Le rapport de ces deux centres, que manifestera la palme de l'*Elément d'Eau*, offrira deux effets différents selon qu'on le prendra du côté céleste (de l'*Essence*) ou du côté terrestre (de la *Matière*). Dans le premier cas, exprimé par le mot *Héva* (וה), il est créateur ; il représente le rôle confié à la *Vierge céleste (la Nature)*, d'élever jusqu'au niveau céleste la créature individuelle prise à son état de matérialité intellectualisée ; c'est la fonction de l'éducation animale par l'instinct et la fatalité.

Considéré en sens inverse (par l'expression *VaHé* (הו), ce rapport exprime toutes les appé-

tances naturelles de la créature, toutes les réactions qui en résultent pour elle ; c'est toute la vie de la passivité en évolution (désirs, aspirations, imagination, penchants, passions, volonté).

Voilà ce qu'exprime le centre ☾ *(Lune)*. Il réalise dans le monde sensible l'*Elément de l'Eau*. Il est le canal des deux courants inverses qui se croisent sur cet Élément ; par eux il prépare la *Matière* à recevoir le *Pouvoir*, soit à son origine, comme début de mouvement vital, soit à la fin de sa carrière évolutive, pour être admise à la participation de la vie divine. C'est, en tout cas, une mission éducatrice, transformatrice, de distillation alchimique, destinée à condenser la Puissance vers la Matière enténébrée et à subtiliser vers l'Esprit la Matière illuminée.

Ce rôle est, dans le Cosmos, confié à la *Vierge céleste*, épouse de la Pensée divine ; dans la créature, c'est la fonction de la *Volonté* que l'instinct providentiel, ou la destinée rectificatrice élève du fond de l'état psychique animal jusqu'aux joies de l'Existence spirituelle.

C'est pourquoi la Lune a été désignée plus haut comme le *centre du Vouloir*.

D'autre part, le centre ☿ (*Mercure diurne*) inscrit dans la région de l'*Air*, sur l'axe horizontal, est, comme le précédent, le canal de deux courants inverses : celui de la pensée divine descendant vers la *Terre* (ou ♃), *Jupiter nocturne*, et celui de la créature matérialisée et intellectualisée approchant de ♄ *(Saturne)*, but de son évolution.

Son rôle est encore une distillation préparatoire ; seulement elle est plus subtile ; il élabore la *Substance*, non plus la *Matière*, et ses procédés sont de nature toute mentale, à l'inverse de ceux de l'Eau qui sont de nature sensible ou sentimentale.

Pour la créature animée, ce rôle appartient à l'entendement : d'une part il lui enseigne, par la fatalité des lois naturelles (ou ♃), à percevoir la Pensée divine ; de l'autre il l'élève, par les inspirations géniales de la sagesse, jusqu'à la participation directe au Verbe créateur.

Entre ces deux limites, le Principe de l'*Air* est, pour la créature, le guide céleste qui illumine sa Voie vers l'Esprit ; il est la lumière qui se trouve en tout homme venant en ce monde pour le conduire des éléments de la Science industrielle jusqu'aux splendeurs de la vie spirituelle.

C'est pourquoi le Centre désigné par *Mercure diurne* a été nommé jusqu'ici celui du *Savoir*.

Tels sont les quatre centres intérieurs : deux d'entre eux, *Jupiter* ♃ *diurne* et *Saturne nocturne* (♄), représentent l'*Esprit* et la *Matière* descendus dans le monde sensible ; ils sont aux extrémités de l'axe vertical ; leur nature est synthétique. Celle des deux autres, posés sur l'axe horizontal (la *Lune* ☾ et *Mercure* ☿), ne l'est pas ; leur rôle est purement intermédiaire, analogue à celui de l'*Essence* et de la *Substance* dans le monde spirituel.

Ainsi, ce quaternaire est une reproduction de

celui des Principes primitifs, il en représente la condensation.

Voyons comment il va en effectuer la réalisation définitive.

§ 2. — **Réalisation définitive par le quaternaire intérieur.**

Le centre *Jupiter diurne*, ♃, en recueillant les deux courants extérieurs à leur aboutissement, a manifesté le *Feu* Élémentaire en l'abaissant d'un degré, comme on l'a vu plus haut. Il doit donc avoir dans le quaternaire intérieur le même rang que le Feu dans le quaternaire des Éléments. Il en est le Chef ; il va en exercer la suprématie en en reproduisant les courants. Les centres intermédiaires du *Savoir* et du *Vouloir* vont être ses pôles, et le courant se fermera sur le centre de l'*Effectualité*. Il continuera ainsi le grand courant des huit centres extérieurs et en achèvera les effets.

Le courant de la *Pensée* arrivé au centre ♃, *Jupiter*, par *Vénus diurne*, ♀, se continuera du côté de la *Pensée*, en passant par le centre du *Savoir* (ou *Mercure diurne* ☿), tandis que le courant de *Puissance*, parvenu par le centre de ♄ *diurne (la Sagesse)*, devra se continuer par le centre du *Vouloir*, du côté de la Puissance extérieure (1).

Tous deux viendront se rassembler, au bas de leur axe vertical, sur le centre de l'Effectualité,

(1) On remarquera ici l'analogie de cette disposition avec nos courants électriques d'induction.

qui correspond à l'Élément de la Terre. C'est là que s'accomplira la manifestation définitive du *Feu* par la *Terre*, et, par conséquent, de l'*Esprit* par la *Matière*, de l'*Etre* par le *Non-Etre*.

Là aussi, à la suite de la Création, doit venir aboutir l'évolution de toute créature issue du fond de la Terre, des ténèbres de la *Matière*, du vide du Non-Etre, afin de manifester, par le Monde réel, la Pensée, la Puissance, le sacrifice d'amour de l'Etre, pour une création que le courant divin ne cesse jamais d'enrichir en Beauté, en Vérité, en Harmonie.

Il faut donc qu'ici, en cet aboutissement, se trouve une Puissance cosmique propre à recevoir cet influx éternel de divinité et à le réaliser par un effort personnel adéquat, qui soit la réponse de la *Terre* à l'ardeur vivifiante du *Feu* (1), la réponse harmonieuse de la *Matière* qui se donne à l'*Esprit* par la Forme, la réponse d'amour du *Non-Etre*, vivifié par l'*Etre*.

Cette Puissance cosmique, faite à l'image de son Créateur, est représentée ici par notre quaternaire intérieur : armée, par son évolution à travers les Éléments de Savoir, de Vouloir, de Pouvoir et de Force réalisatrice, pour façonner la Matière qu'elle unit en soi à l'Esprit et l'élever comme elle l'a été elle-même du fond des Ténèbres glacées aux splendeurs de la Lumière vivante, en l'élaborant selon la Pensée du Créateur ; cet agent à qui

(1) C'est ce qu'exprime le symbole antique de *Vesta* ou *d'Héphestion*.

sont confiés les quatre Principes primordiaux pour achever indéfiniment l'édifice sublime de la Création, c'est l'HOMME.

C'est l'*Homme universel*, l'Homme dont l'*Humanité* terrestre est comme le rudiment primordial, l'Homme libre de son travail, dans les limites de sa capacité à participer au Grand Œuvre divin ; l'Homme responsable, par conséquent, dans les mêmes limites et faillible aussi ; l'Homme de qui les erreurs ou les faiblesses introduisent dans le Monde la discordance impuissante et temporaire du Mal, mais que son rôle semi-divin appelle, dans l'immortalité, aux destinées les plus sublimes qu'il puisse rêver quand il s'applique « à connaître, à aimer et à servir de tout son esprit, de toute son âme, de tout son cœur et de toutes ses forces », c'est-à-dire de tout le quaternaire de ses facultés, Celui qui l'a tiré des abîmes du Non-Etre.

§ 3. — Ensemble de la Vie universelle.

Le deuxième firmament.

La branche horizontale de la croix Élémentaire, qui rassemble sur son axe les deux Puissances intermédiaires, centres du *Savoir* et du *Vouloir*, sépare les Puissances diurnes de leurs semblables nocturnes ; et cette séparation ne comporte maintenant aucune exception, comme celle relative à l'interversion de Vénus avec celle de Jupiter (expliquée pp. 351 à 354, ci-dessus), que comportait la croix spirituelle.

Cet axe nous représente ainsi le deuxième *firmament* dont nous parlent les versets 14 et suivants de la Genèse.

Au quatrième jour de la création, qui correspond à l'époque réalisatrice décrite en cette étude : Dieu dit aussi : « Qu'il soit fait des luminaires dans « le *Firmament du Ciel*, et qu'ils séparent le jour « et la nuit, et qu'*ils servent de signes pour mar-* « *quer les temps*, et les jours et les années ; qu'ils « luisent dans le Firmament du Ciel et qu'ils « éclairent la Terre. Dieu fit donc deux grands « luminaires : l'un plus grand pour présider au « jour ; l'autre moins grand pour présider à la nuit, « et les Étoiles (Genèse, ch. I, ỳ. 14 à 17). »

Le Soleil spirituel, le plus grand des *luminaires*, est figuré par le centre même de notre figure, celui commun aux deux croix spirituelle et élémentaire ; il préside au jour ; il résume tous les centres diurnes.

Le *luminaire* plus petit, la Lune, est la Reine des centres nocturnes ; le sien est celui du *Vouloir*, des Passions, de la Volonté, de la liberté responsable et faillible.

Quant aux Étoiles, elles correspondent à la notion de tout ce qui est au delà du Monde sublunaire, du Cosmos visible ; elles sont représentées par Mercure, centre du Savoir, symbole de l'intelligence humaine qui n'a pas de bornes dans l'Espace.

Au-dessous de ce *Firmament* est la vie terrestre, nocturne, sublunaire ; au-dessus est la vie céleste : Dans notre figure, ces deux vies sont encore dis-

tinguées d'une autre manière : la Terrestre, considérée comme séjour, est représentée par le quaternaire central, celui de l'Homme ; la Céleste est figurée par la couronne des huit Puissances secondaires qui enveloppe ce quaternaire et ne cesse de l'influencer par l'effet de ses courants pleins de vie et de mouvement.

L'une et l'autre de ces deux vies sont rassemblées dans la figure du Zodiaque et interprétées par la Science astrologique. Les explications précédentes peuvent faire comprendre comment cette science est en état de dire à chaque créature, individuelle ou collective, comment sa volonté est en accord ou en discordance avec la Volonté et la Pensée divines, sources des grands courants célestes, comment elle peut s'y conformer pour la réaliser selon sa mission, et aussi comment la créature peut s'élever de la Vie terrestre à la Vie céleste à travers le Soleil central qui éclaire la Terre, c'est-à-dire en employant sa volonté libre à transformer en soi toutes les influences nocturnes en leurs diurnes célestes, afin de passer de la loi fatale (ou (♃) nocturne) à la loi et à la Puissance suprêmes de Vérité (ou ♃ diurne, le Feu céleste de la Terre).

Elle nous apprendra encore, cette science astrologique, à lire les « signes des temps » que les *Luminaires* du *Firmament* sont chargés de marquer pour la Terre, selon l'expression de la Bible ; c'est-à-dire qu'elle décrira les cycles de toute destinée.

Mais il est impossible de faire ici rien de plus que d'indiquer ces conséquences si vastes ; elles appartiennent à la partie supérieure de la Science astrologique.

Revenons donc maintenant à l'esquisse de ses enseignements primaires, en reprenant sur ces données générales les significations principales des « Sept qui sont devant le Seigneur ».

F.-Ch. Barlet.

(A suivre.)

LE FAUST DE GŒTHE (1)

Commentaire sur la Magie de FAUST
d'après la traduction de Gérard de Nerval.

(Suite.)

Pour enfermer un être physique il faut un cube. Une prison, c'est un cube bien fermé généralement.

Pour enfermer un être du plan astral, auquel appartient surtout Méphisto, il suffit d'un plan, d'une figure dessinée d'une certaine façon.

Tel est le PENTAGRAMME, étoile à cinq pointes, représentation dans l'invisible de la signature astrale de l'Homme, considéré comme créature divine avant sa chute.

Quand cette figure est bien dessinée, parcourez-la avec la pointe d'un crayon, et vous verrez que de même qu'un cercle elle forme un tout bien fermé dont on ne peut sortir.

Nous avons figuré au coin gauche inférieur de la figure un angle, qui a permis à Méphisto d'entrer, mais maintenant il ne peut plus sortir. La scène suivante sera maintenant comprise. Elle doit être

(1) Voir pages 425 et suivantes.

citée tout entière, parce qu'elle pose et analyse les lois auxquelles obéissent les Esprits inversifs.

Pour s'échapper, Méphisto sera obligé d'enchanter à son tour par un sommeil magique le Docteur et de faire ronger par un Esprit rat le coin du Pentagramme.

FAUST. — Ainsi tu opposes au mouvement éternel, à la puissance secourable qui crée, la main froide du démon qui se roidit en vain avec malice ? Quelle autre chose cherches-tu à entreprendre, étonnant fils du chaos ?

MÉPHISTO. — Nous nous en occuperons à loisir dans la prochaine entrevue. Oserais-je bien cette fois m'éloigner ?

FAUST. — Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes. J'ai maintenant appris à te connaître ; visite-moi désormais quand tu voudras : voici la fenêtre, la porte, et même la cheminée à choisir.

MÉPHISTO. — Je l'avouerai, un petit obstacle m'empêche de sortir : le pied magique sur le seuil.

FAUST. — Le *Pentagramme* te met en peine ? Hé, dis-moi, fils de l'enfer, si cela te conjure, comment es-tu entré ici ? Comment un tel esprit s'est-il laissé attraper ainsi ?

MÉPHISTO. — Considère-le bien, il est mal posé : l'angle tourné vers la porte est, comme tu le vois, un peu ouvert.

FAUST. — Le hasard s'est bien rencontré ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est un heureux accident !

MÉPHISTO. — Le Barbet, lorsqu'il entra, ne fit attention à rien ; du dehors la chose paraissait tout autre, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST. — Mais pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTO. — C'est une loi des diables et des revenants, qu'ils doivent sortir par où ils sont entrés. Le premier acte est libre en nous, nous sommes esclaves du second.

FAUST. — L'enfer même a donc ses lois ? C'est très bien. Ainsi un pacte fait avec vous, Messieurs, serait fidèlement observé ?

MÉPHISTO. — Ce qu'on te promet, tu peux en jouir entièrement : il ne t'en sera rien retenu. Ce n'est cepen-

dant pas si peu de chose que tu crois, mais une autre fois nous en reparlerons. Cependant je te prie et te reprie de me laisser partir cette fois-ci.

FAUST. — Reste donc encore un instant pour me dire ma bonne aventure.

MÉPHISTO. — Eh bien, lâche-moi toujours ! Je reviendrai bientôt et tu pourras me faire tes demandes à loisir.

FAUST. — Je n'ai point cherché à te surprendre : tu es venu toi-même t'enlacer dans le piège. Que celui qui tient le diable le tienne bien : il ne le reprendra pas de sitôt.

MÉPHISTO. — Si cela te plaît, je suis prêt aussi à rester ici pour te tenir compagnie : avec la condition de te faire, par mon art, passer dignement le temps.

FAUST. — Je vois avec plaisir que cela te convient, mais il faut que ton art soit divertissant.

MÉPHISTO. — Ton Esprit, mon ami, va plus gagner dans cette heure seulement, que dans l'uniformité d'une année entière. Ce que te chantent les esprits subtils, les belles images qu'ils apportent ne sont pas une vaine magie. Ton odorat se délectera, ainsi que ton palais, et ton cœur sera transporté. De vains préparatifs ne sont point nécessaires : nous voici rassemblés : commencez...

CHŒUR DES ESPRITS *(Enchantement de Faust qui s'endort).*

MÉPHISTO. — Il dort, c'est bien, jeunes esprits de l'air ! Vous l'avez parfaitement enchanté ! C'est un concert que je vous redois. — Tu n'es pas encore homme à bien tenir le diable ! — Fascinez-le par de doux prestiges, plongez-le dans une mer d'illusions. Cependant j'ai besoin pour détruire le charme de ce seuil, de la dent d'un rat... Je n'aurai pas longtemps à conjurer, en voici un qui trotte par là et qui m'entendra très vite.

Le Seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de venir ici, et de ronger ce seuil comme s'il était frotté d'huile...

Ah ! te voilà déjà ; allons, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a arrêté, elle est là sur le bord, encore un morceau... C'est fait !

. . . .

FAUST, *se réveillant.* — Suis-je donc trompé cette fois encore ? Toute cette foule d'esprits a-t-elle disparu ? N'est-ce pas un rêve qui m'a présenté le

Diable ? Et n'est-ce qu'un barbet qui a sauté après moi ?

. . . .

Ouvrons ici une nouvelle parenthèse.

Deux fois Faust a été sauvé, il va succomber à la troisième tentation. Pour avoir la jouissance immédiate des plaisirs terrestres, il va signer le pacte qui le lie à son terrible et nouveau maître. Il va détruire dans une série de malédictions tout le monde idéal qui constituait son atmosphère invisible.

Parlons de ces deux questions.

Pour l'homme ordinaire, les autres hommes ne se différencient les uns des autres que par des signes grossiers, souvent par les seuls vêtements. Pour l'occultiste débutant, les arts divinatoires permettent de classer les gens d'après leur démarche, la forme de leur profil, la couleur de leurs mains ou les traits de leur écriture.

Pour l'occultiste avancé, chaque être est environné d'une lumière, invisible à l'œil physique, mais visible à l'intuition du mystique, et cette lumière est de couleur différente selon la classification réelle des êtres dans le plan divin.

Ce que nous appelons une lumière, c'est un ensemble d'esprits personnels et brillants, formés des hautes pensées et des actions élevées, générées par l'être humain, et cela constituait le « Char de l'âme » des anciens Pythagoriciens et la barque de Râ des antiques Egyptiens... C'est le corps spirituel, le corps du plan divin, et tel être

humain, tel pauvre mendiant arabe, initié au soufisme et à ces mystères, semble immonde à l'élégant voyageur roumi, parce que cet Arabe est couvert de loques, et, cependant, le mendiant est pour celui qui sait voir un Soleil en mission sur la Terre, alors que l'orgueilleux voyageur ne rayonne que des fluides noirs générés par sa sotte prétention et son ignorance des choses divines.

Faust avait bâti autour de lui un petit monde lumineux, par sa modestie et par la sensation qu'il avait de ne rien savoir de vivant, tout en ayant le cerveau farci de sciences mortes. En maudissant tout son effort antérieur, il va détruire son « Aura » de lumière.

Mais il fera plus encore.

Pour goûter à pleines lèvres à l'arbre du mensonge et du délire physique, il va unir sa vie non plus au Père d'où elle provient et vers lequel elle retourne, mais bien au négateur même de la vie : à l'être de malice, de négation et d'inversion dans tous les plans. Il va faire un pacte... Il va, par une signature faite au moyen de son sang, unir sa vie, son astralité lumineuse à la source de toutes les ténèbres ; il va, pauvre plante terrestre, se jeter hors de son champ normal, pour devenir une culture de la serre infernale. Et ce savant agit comme le plus enfant des écoliers, il signe le pacte en plaisantant...

Il faut relire avec soin toutes les scènes suivantes dont nous ne pouvons, pour ne pas allonger inutilement cette étude, donner que des extraits. Mais

ces citations suffiront, après ce que nous venons de dire, pour bien faire comprendre par quel chemin Gœthe amène doucement son héros sur la voie de la désintégration et de l'aveuglement.

Cabinet d'Étude...

FAUST. — On frappe ? Entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MÉPHISTO. — C'est moi.

FAUST. — Entrez...

MÉPHISTO. — Tu dois le dire trois fois.

FAUST. — Entrez donc !

MÉPHISTO. — Tu me plais ainsi : nous allons mieux nous accorder, j'espère. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici en jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée, et je te donnerai le conseil court et bon d'en faire autant, afin de pouvoir, affranchi de tes chaînes, goûter ce que c'est que la vie...

(Suit un dialogue philosophique.)

FAUST. — Eh bien ! puisque des sons bien doux et bien connus m'ont arraché à l'horreur de mes sensations en m'offrant, avec l'image de temps plus joyeux les aimables sentiments de l'enfance : JE MAUDIS tout ce que l'âme environne d'attraits et de prestiges, tout ce qu'en ces tristes demeures elle voile d'éclat et de mensonge.

MAUDITE soit d'abord la haute opinion dont l'Esprit s'enivre lui-même !

MAUDITE soit la splendeur des vaines apparences qui assiègent nos sens !

MAUDIT soit ce qui nous séduit dans nos rêves, illusions de gloire et d'immortalité !

MAUDITS soient tous les objets dont la possession nous flatte, femme ou enfants, valets ou charrue !

MAUDIT soit Mammon, quand par l'appât de ses trésors il nous pousse à des entreprises audacieuses, ou quand, par des jouissances oisives, il nous entoure de voluptueux coussins !

MAUDITE soit toute exaltation de l'Amour !

MAUDITE soit l'Espérance, MAUDITE la Foi et MAUDITE avant tout la Patience.

CHŒUR D'ESPRITS (*invisible*). — Hélas ! hélas ! tu

l'as détruit, l'heureux monde, tu l'as écrasé de ta main puissante ; il est en ruine ! Un demi-dieu l'a renversé ! Nous emportons ses débris dans le Néant, et nous pleurons sur sa beauté perdue ! Oh ! le plus grand des enfants de la Terre, relève-le, reconstruis-le dans ton cœur : recommence le cours d'une existence nouvelle, et nos chants résonneront encore pour accompagner tes travaux !

. . . .

(Pacte.)

Et quelle obligation devrais-je remplir en retour ?

MÉPHISTO. — Je veux *ici* m'attacher à ton service, obéir sans fin ni cesse à ton moindre signe, mais quand nous nous reverrons *là-dessous*, tu devras me rendre la pareille.

FAUST. — Le *dessous* ne m'inquiète guère : mets d'abord en pièces ce monde-ci et l'autre peut arriver ensuite. Mes plaisirs jaillissent de cette terre et ce soleil éclaire mes peines : que je m'affranchisse une fois de ces dernières, arrive après ce qui pourra. Je n'en veux pas apprendre davantage. Peu m'importe que, dans l'avenir, on aime ou on haïsse, et que ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MÉPHISTO. — Dans un tel esprit tu peux te hasarder ; ENGAGE-TOI, tu verras ces jours-ci tout ce que mon art peut procurer de plaisirs, je te donnerai ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir.

. . . .

FAUST. — Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plumes pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant ! Si tu peux me flatter au point que je me plaise à moi-même, si tu peux m'abuser par des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour ! Je t'offre le pari !

MÉPHISTO. — Tope !

FAUST. — Et réciproquement ! Si je dis à l'instant : « Reste donc, tu me plais tant ! » Alors, je consens à m'anéantir, alors, tu peux m'entourer de liens : alors, la cloche des morts peut résonner ! alors, tu es libre de ton service.. Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le temps n'existe plus pour moi !

MÉPHISTO. — Penses-y bien, nous ne l'oublierons pas !

FAUST. — Tu as tout à fait raison là-dessus : je ne suis pas frivolement engagé : et puisque je suis constam-

ment esclave, qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre !

MÉPHISTO. — Je vais donc à la table de M. le Docteur, remplir le rôle de valet. Un mot encore : *pour l'amour de la vie ou de la mort, je demande pour moi un couple de lignes.*

FAUST. — Il te faut aussi un écrit, pédant ? Ne sais-tu pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur ? N'est-ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours ? Quand le monde s'agite de tous les orages, crois-tu qu'un simple mot d'écrit soit une obligation assez puissante ? Cependant, une telle chimère nous tient toujours au cœur, et qui pourrait s'en affranchir ? Heureux qui porte sa foi pure au fond de son cœur, il n'aura regret d'aucun sacrifice ! Mais un parchemin écrit et cacheté est un épouvantail pour tout le monde, le serment va expirer sous la plume et l'on ne reconnaît que l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, qu'exiges-tu de moi ? Airain, marbre, parchemin, papier ? Faut-il écrire avec un style, un burin ou une plume ? Je t'en laisse le choix libre.

MÉPHISTO. — A quoi bon tout ce bavardage ? Pourquoi t'emporter avec tant de chaleur ? Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras, pour signer ton nom, *d'une petite goutte de sang.*

FAUST. — Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester pour la plaisanterie.

MÉPHISTO. — *Le sang est un suc tout particulier.*

. . . .

Faust et Méphisto vont parcourir le monde.

La scène des étudiants ne présente qu'un exemple de magie suggestive. Les jeunes gens croient voir couler de la table les vins différents demandés par eux. C'est une mise en scène de l'orgie du vin et cela ne touche qu'indirectement le sujet de notre étude.

Transportons-nous plutôt chez la sorcière, mais auparavant, disons un mot de son art...

La Sorcellerie.

Stanislas de Guaita, dans sa *Clef de la Magie noire*, a admirablement traité cette question. La sorcellerie est le culte de l'inversion dans tous les plans, et les malheureux qui y sont adonnés font de la Magie divine à rebours. Les animaux y remplacent les hommes et les poisons se substituent aux bons remèdes. C'est la haine au service des basses vengeances ; c'est la volonté en lutte constante contre la soumission et la prière, et c'est la paix du cœur définitivement abolie du centre d'un être où ne se rencontre plus que l'angoisse, le désespoir, l'envie.

Les sorciers sont les agents sur Terre des Esprits inversifs et les hallucinations du sabbat sont un bien faible paiement pour l'abandon des seules joies vraies : celles qui proviennent de Dieu.

. . . .

Cuisine de sorcière. — Dans un âtre enfoncé, une grosse marmite est sur le feu. A travers la vapeur qui s'en élève, apparaissent des figures singulières.

Une guenon, assise auprès de la marmite, veille à ce qu'elle ne se répande pas. Le mâle avec ses petits est assis près d'elle : il se chauffe. Les murs et le plafond sont tapissés d'outils singuliers à l'usage de la sorcière.

FAUST. — Tout cet étrange appareil de sorcellerie me répugne : quelles jouissances peux-tu me procurer au sein de cet amas d'extravagances ? Quels conseils attendre d'une vieille femme ? Et y a-t-il dans cette cuisine quelque breuvage qui puisse m'ôter trente ans de dessus le corps ?

... Une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MÉPHISTO. — Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST. — Mais pourquoi justement cette vieille ; ne peux-tu toi-même brasser le breuvage ?

MÉPHISTO. — Ce serait un beau passe-temps ! J'aurais plus tôt fait de bâtir mille ponts. Ce travail demande non seulement de l'art et du savoir, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des années à le confectionner. Le temps peut seul donner de la vertu à la fermentation : et tous les ingrédients qui s'y rapportent sont des choses bien étranges ! Le diable le lui a enseigné, mais il ne pourrait pas le faire lui-même.

(Suit le dialogue de Méphistophélès et des Animaux, en attendant l'arrivée de la Sorcière.)

Pendant ce temps, Faust examine les outils magiques, d'abord le crible qui « rend l'âme aux yeux visible ».

Mais Faust ne peut détacher ses yeux du miroir magique et il voit tout à coup une apparition.

FAUST. — Que vois-je ? Quelle céleste image se montre dans ce miroir magique ? O Amour, prête-moi la plus rapide de tes ailes et transporte-moi dans la région qu'elle habite. Ah ! quand je ne reste pas à cette place, quand je me hasarde à m'avancer davantage, je ne puis plus la voir que comme à travers un nuage ! La plus belle forme de la femme ! Est-il possible qu'une femme ait tant de beauté ? Dois-je dans ce corps étendu à ma vue trouver l'abrégé des merveilles de tous les cieux ? Quelque chose de pareil existe-il sur Terre ?

MÉPHISTO. — Naturellement quand un Dieu se met à l'œuvre pendant six jours et se dit enfin bravo à lui-même, il en doit résulter quelque chose de passable. Pour cette fois, regarde à satiété, je saurai bien te déterrer un semblable trésor : et heureux celui qui a la bonne fortune de l'emmener chez soi comme épouse !

. . . .

Le contenu de la marmite se répand, la sorcière descend en hurlant par la cheminée et asperge tout le monde de flammes... Mais Méphisto frappe tout,

appareils et esprits à formes d'animaux, de son éventail et dit :

MÉPHISTO. — Me reconnais-tu ? squelette, épouvantail ? Reconnais-tu ton seigneur et maître ? Qui me retient de frapper et de te mettre en pièces ? toi et tes esprits chats ? N'as-tu plus de respect pour le pourpoint rouge ? Méconnais-tu la plume du coq ? Ai-je caché mon visage ? Il faudra donc que je me nomme moi-même ?

LA SORCIÈRE. — O Seigneur, pardonnez-moi cet accueil un peu rude ! Je ne vois cependant pas le pied cornu. Qu'avez-vous donc fait de vos deux corbeaux ?

Mais n'oublions pas que nous sommes dans le plan inversif, les plus basses idées de débauche vont voisiner avec les gestes crapuleux, et c'est tout naturellement que, pour parler son langage à la sorcière, Méphisto va lui présenter... son postérieur.

MÉPHISTO. — Que tu m'appelles M. le Baron, à la bonne heure ! Je suis vraiment un cavalier comme bien d'autres ; tu ne peux douter de ma noblesse : tiens, voilà l'écusson que je porte ! (*Il fait un geste indécent.*)

LA SORCIÈRE *rit immodérément.* — Ah ! ah ! ce sont bien là de vos manières ! Vous êtes un coquin comme vous fûtes toujours.

MÉPHISTO, *à Faust.* — Mon ami, voilà de quoi t'instruire ! C'est ainsi qu'on se conduit avec les sorcières...

. . . .

La sorcière, sur la demande de Méphisto, va procéder à l'opération magique. Elle va employer le cercle, les paroles et les objets ; nous allons dire quelques mots de cette cérémonie.

. . . .

Nous avons dit que la ligne tracée dans un plan était un moyen d'arrêt pour les Esprits. Aussi l'opérateur s'enferme-t-il toujours dans un cercle, appelé *cercle magique*. On fait entrer dans ce cercle

ceux qui doivent aussi prendre part à l'opération et on garnit l'espace intérieur du brûle-parfums, de la lampe et de plusieurs objets utiles pour le rituel d'évocation. Dès que tout est en ordre et que l'évocation commence, tous les objets mauvais conducteurs de l'électricité vibrent sous l'influence des courants de force psychique, et des craquements se font entendre un peu partout.

Puis les apparitions se montrent, les voix se précisent et les phénomènes prennent de plus en plus de netteté.

Dans le cas actuel, la sorcière fait une simple consécration pour mêler à sa liqueur infernale les influences des esprits élémentaux qui doivent dynamiser cette liqueur à tel point qu'elle redonne la jeunesse au vieux Faust. On va maintenant comprendre tout ce que va écrire Gœthe.

. . . .

La Sorcière. — Dites maintenant ce que vous désirez ?

Méphisto. — Un bon verre de la liqueur que tu sais, mais de la plus vieille, je te prie, car les années doublent sa force.

La Sorcière. — Bien volontiers. J'en ai un flacon dont quelquefois je goûte moi-même : elle n'a plus la moindre puanteur. Je vous en donnerai un petit verre. (*Bas, à Méphisto.*) Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, comme vous le savez, une heure à vivre.

Méphisto. — C'est un bon ami, elle ne peut que lui faire du bien : je lui donnerai sans crainte la meilleure de toute ta cuisine. Trace ton cercle, dis tes paroles, et donne-lui une tasse pleine.

. . . .

La sorcière, avec des gestes singuliers, trace un cercle où elle place mille choses bizarres. Cependant

les verres commencent à résonner, la marmite à tonner, comme faisant de la musique. Enfin, elle apporte un gros livre et place les chats dans le cercle, où ils lui servent de pupitre, et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de marcher à elle.

. . . .

FAUST, *à Méphisto.* — Non, dis-moi ce que tout cela va devenir. Cette folle engeance, ces gestes extravagants, cette ignoble sorcellerie me sont assez connus et me dégoûtent assez.

MÉPHISTO. — Chansons ! Ce n'est que pour rire ; ne fais donc pas tant l'homme grave ! Elle doit, comme médecin, faire un hocuspocus, afin que la liqueur te soit profitable.

(Il contraint Faust d'entrer dans le cercle.)

La sorcière avec beaucoup d'emphase prend le livre pour déclamer :

Ami, crois en mon système :
Avec un, dix tu feras,
Avec deux et trois de même.
Ainsi tu t'enrichiras.
Passe le quatrième
Le cinquième et le sixième,
La sorcière l'a dit,
Le septième et huitième
Réussiront de même.

C'est là que finit
L'œuvre de la Sorcière.
Si neuf est un
Dix n'est aucun,
Voilà tout le mystère.

FAUST. — Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTO. — Il n'y en a pas long maintenant. Je connais tout cela, son livre est plein de ces fadaises. J'y ai perdu bien du temps, car une parfaite contradiction est aussi mystérieuse pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. Ce fut l'usage de tous les temps de propager l'erreur en place de la Vérité par trois et un, un et trois : sans cesse on babille

sur ce sujet, on apprend cela comme bien d'autres choses : mais qui va se tourmenter à comprendre de telles folies ? L'Homme croit d'ordinaire, quand il entend des mots, qu'ils doivent absolument contenir une pensée !

La Sorcière continue :

La science la plus profonde,
N'est donnée à personne au monde.
Par travail, argent, peine ou soins,
La connaissance universelle
En un instant se révèle
A ceux qui la cherchent le moins.

FAUST. — Quel contresens elle nous dit ! Tout cela va me rompre la tête : il me semble entendre un chœur de cent mille fous.

MÉPHISTO. — Assez, assez, très excellente sybille ! Donne ici ta potion, et que la coupe soit pleine jusqu'au bord : le breuvage ne peut nuire à mon ami : c'est un homme qui a passé par plusieurs grades et qui en a fait des siennes.

La sorcière, avec beaucoup de cérémonie, verse la boisson dans le verre : au moment où Faust la porte à la bouche, il s'élève une légère flamme.

MÉPHISTO. — Vivement, encore un peu ! Cela va bien te réjouir le cœur. Comment ! Tu es avec le diable à tu et à toi et la flamme t'épouvante !

La sorcière efface le cercle, Faust en sort.

MÉPHISTO. — En avant ! il ne faut pas que tu te reposes !

. . . .

Le Tarot, qui est un antique livre égyptien, une THORAH, a pour première lame « le Bateleur »; c'est pour dire que les choses sérieuses seront toujours enseignées sous le voile badin de l'ironie et de la fable. Les paroles de la sorcière sont pleines d'enseignement pour qui veut en approfondir le sens. Pour faire dix avec un, il faut ajouter au nombre

divin de l'Unité le nombre du néant qui est zéro. Cela est commenté par les paroles dites ensuite : Si neuf est un, dix n'est aucun. En langue hiéroglyphique numérale, le cercle indique neuf et le cercle pointé dix. Avec deux et trois on obtient le V écrit en caractères romains. En superposant deux cinq ou deux V on obtient Dix ou X.

Et l'apologie de la méthode intuitive pure est assez amusante dans la bouche de la sorcière : La Science la plus profonde en un instant se révèle à ceux qui la cherchent le moins...

. . . .

Faust est maintenant « enchanté ». Il va séduire Marguerite et, par ce moyen, Méphisto va chercher à pêcher deux Esprits à la fois. Mais Marguerite ne perd jamais l'Espoir et n'abandonne jamais la prière ; aussi Méphistophélès ne réussira-t-il point dans ce cas et elle sera sauvée malgré lui.

Tout ce qui suit : ivresse d'amour, séduction, mort du frère de Marguerite, sort du cadre de notre étude. Nous pourrions parler des Gnômes et des trésors cachés à propos des bijoux, et ce serait tout.

Mais l'aventure de Marguerite nous révèle aussi un grand mystère : c'est qu'un être vraiment évolué doit pardonner et ne jamais médire des autres êtres qui succombent. Si le ciel a permis la chute de Marguerite, c'est qu'elle-même avait enlevé volontairement la protection divine sur elle et elle le reconnaîtra plus tard en disant :

MARGUERITE, *retournant à la maison.* — Comment pouvais-je donc médire si hardiment quand une pauvre fille avait le malheur de faiblir ? Comment se faisait-il

que, pour les péchés des autres, ma langue ne trouvât pas de termes assez forts ? Si noir que cela me parût, je le noircissais encore. Cela ne l'était jamais assez pour moi, et je faisais le signe de la croix et je le faisais aussi grand que possible, et je suis maintenant le péché même !

De même Valentin, le frère de Marguerite, se fait tuer parce qu'il a rejeté loin de lui la médaille de la Vierge que lui avait remise sa sœur...

Nous nous arrêterons, par contre, un peu sur la scène de l'Eglise avant de nous étendre assez longuement sur l'étude capitale de Gœthe au point de vue magique : la nuit du Sabbat.

Dr ENCAUSSE (Papus).

(A suivre.)

LETTRES D'ELIPHAS LÉVI

AU

BARON SPÉDALIERI (1)

VIII

Vérité	Justice	Paix
ח	מ	א

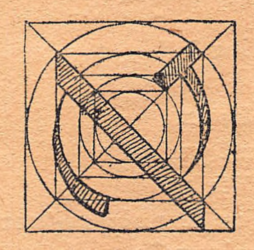
Frère et ami,

Appliquez vous à faire de chaque lettre une conception universelle et absolue, régie seulement par le nombre que la lettre représente.

Ainsi, voyez dans Aleph tout ce qui est un — l'être conçu dans son universalité, l'esprit de Dieu, l'esprit de l'homme — le principe de la pensée, celui des harmonies, etc.

Les lettres sont des hiéroglyphes géométriques.

Celles de l'alphabet hébreu sont tirées d'un pentacle qu'on appelle le plan du paradis terrestre, et qui représente quatre cercles inscrits dans autant de carrés, concentriquement et les uns dans les autres.



(1) Voir pages 445 et suiv.

Vous voyez qu'Aleph représente à la fois le diamètre et la circonférence avec le mouvement circulaire en deux sens, ascendant et descendant, pour indiquer l'unité de l'être, du mouvement et de l'équilibre. N'est-ce pas quelque chose de merveilleux que la précision de cette figure ? Je vous donnerai ainsi successivement toutes les autres.

Dans Aleph on trouve un.........

On trouve deux....................

On trouve trois.............

et enfin quatre.............

par conséquent dix, c'est-à-dire tous les nombres.

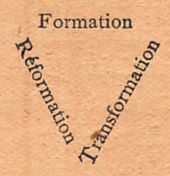
Ecrivez maintenant le nom de la lettre avec les clefs du tarot.

א ל ם

Vous avez Dieu א ל
et la nature ם
Vous avez l'être 1,
Le mouvement parfait 12
et la vie complète 17.

Le bateleur ou le *πανυργος*, *panurgos*, homme à connaissance universelle.

Le pendu ou le sacrifice,
et l'étoile brillante, ou l'intelligence de la nature, et vous comprenez le symbolisme de cette tête à trois visages qu'on voit parmi les figures de l'*Enchiridion* de Léon III avec cette triple légende :



Cherchez maintenant dans le *Psautier* les psaumes alphabétiques ; il y en a quatre, et méditez les quatre versets qui commencent par Aleph.

Vous savez que les trois mères sont : Aleph, Mem, Schin, ou Aleph, Mem, Thau, car le Schin et le Thau sont deux lettres contraires et analogues qui représentent l'être et la vie, comme nous le verrons plus tard. Ainsi se forme le mot Ameth qui est en tête de cette lettre et qui signifie : paix, justice et vérité.

Vous voyez, mon ami, que de choses on peut faire tenir en quatre petites pages d'une écriture peu serrée ; méditez tout ceci et à bientôt.

Votre frère,

Eliphas Lévi.

IX

Frère et ami,

Ma dernière lettre était déjà mise à la poste quand j'ai reçu la vôtre. Je réponds à vos questions.

L'Esprit divin qui est en nous ne fait partie de nous, ou plutôt ne nous rend partie de lui, qu'au moment de notre parfaite justification. Cet esprit nous quitte quand nous fermons les yeux de notre intérieur à sa lumière et revient lorsque nous ouvrons les yeux ; il est la vie de l'âme.

Dire qu'il retourne au ciel, c'est parler d'une manière figurée ; c'est comme si l'on disait que la lumière retourne au soleil.

La mémoire ne se perd jamais chez les vivants, elle s'éteint chez les morts. Comprenez bien ceci : *non mortui landabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.*

On a beaucoup divagué sur l'enfer, mais il est une définition de cet état qui contient plus d'horreur et d'épouvante que toutes les tortures rêvées par les moines du moyen âge : L'enfer, c'est l'oubli de Dieu !

Vous me demandez si les liaisons de cette vie dureront encore dans l'autre. C'est comme si vous me demandiez si en quittant un vêtement usé nous en réservons les coutures.

Ecce facta sunt omnia nova.

Je vois, d'ailleurs, avec plaisir que vous avez pressenti ma réponse.

Mon opinion est la vôtre au sujet de la médecine homéopathique ; elle guérit lorsqu'on y croit, elle

agit sur l'imagination par les noms énergiques de ses remèdes et réunit à cet avantage ceux du régime et de l'hydrothérapie. Mais il est une médecine supérieure à celle-là, c'est la médecine préventive, qui consiste dans une vie parfaitement équilibrée et dans la fuite de tous les excès, même spirituels et moraux : Paix profonde, mes frères ! disaient nos prédécesseurs, les anciens Rose-Croix.

Un grand calme d'esprit, une grande propreté de corps, une température toujours égale, plutôt un peu froide que trop chaude, un logement bien aéré et bien sec — où rien ne traîne et ne rappelle les besoins grossiers de la vie (je serais aussi honteux si on apercevait chez moi une cuvette, que d'aller dans la rue sans pantalon), des repas réglés et proportionnés à l'appétit, non excité mais satisfait. Une nourriture simple et substantielle ; quitter le travail avant la fatigue ; faire un exercice modéré et réglé ; ne jamais s'échauffer ou se surexciter le soir afin que le plus grand calme précède le sommeil Avec une pareille vie on peut prévenir toutes les maladies qui s'annoncent toujours sous la forme d'indispositions qu'il est facile de combattre par les remèdes les plus simples et les plus doux... une tasse de vin chaud pour un affaiblissement ou un refroidissement — quelques verres d'hydromel comme purgatif — de l'infusion de bourrache et du lait pour le rhume — beaucoup de patience et de gaieté fera le reste. Voilà, mon cher ami, tous les arcanes de ma médecine et depuis plus de trente ans je m'en trouve bien.

Tout à vous, Eliphas LÉVI.

X

Frère et ami,

Il y a quatre manières de concevoir l'Unité :

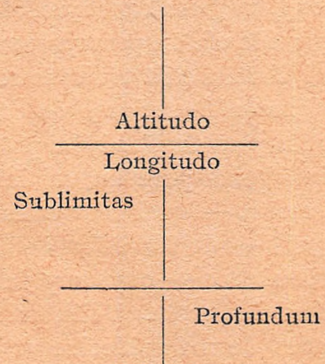
1° Comme universelle, produisant et embrassant tous les nombres, n'ayant, par conséquent, point de binaire, unité innombrable, inconcevable, infinie, universelle, absolument nécessaire et absolument incompréhensible ;

2° Comme relative et manifestée, ayant un binaire, commençant le nombre et le résumant en s'agrandissant toujours ; ce qui la rend progressivement indéfinie ;

3° Comme vivante, et fécondant en soi-même le mouvement et la vie ;

4° Comme visible et révélée par la forme universelle.

Ces quatre notions de l'Unité sont représentées par le Tétragramme divin, dont la figure hiéroglyphique est la croix.



Remarquez que cette figure est analogue à notre Aleph א.

Mais dans Aleph la hauteur est inclinée, parce que Dieu en donnant les lettres saintes s'est comme incliné vers nous. C'est l'arbre de la science qui se penche vers les hommes et autour duquel s'enroule le serpent de la vie.

Cette disposition de la figure d'Aleph a aussi pour but d'indiquer le mouvement circulaire de la croix, qui est la vie des soleils et qui forme le cercle par le mouvement perpétuel du carré, unique et seule véritable quadrature du cercle.

L'unité universelle et inconcevable, c'est Dieu.

L'unité révélée et révélatrice des nombres, c'est son verbe.

L'unité vivante, c'est le Saint-Esprit.

L'unité visible dans les harmonies universelles, c'est la providence.

L'unité suprême a pour hiéroglyphe la ligne verticale, le sceptre, le bâton du tarot.

L'unité révélée a pour symbole la ligne horizontale ou la courbe — . ◡

La coupe ◡

L'unité vivante unit les deux précédentes et forme la croix ou l'épée † ⫰

La quatrième est représentée par le cercle ○

XI

Frère et ami,

Merci mille fois pour l'envoi de votre nouveau portrait. Savez-vous bien que je vais me croire un grand thaumaturge et que je vais me flatter, par la seule action de ma pensée, de vous avoir rajeuni au moins de dix ans.

Vous vous défiez trop de vous-même et vous ressemblez quelquefois un peu à ces enfants qui vous assurent ne pouvoir jamais convenablement prononcer tel ou tel mot d'une langue étrangère, et tout en disant cela ils le prononcent parfaitement.

Ayez seulement la patience de ne pas vouloir tout comprendre à la fois. On ne lit pas une page d'un coup d'œil, il faut absolument aller ligne par ligne et mot par mot.

Nous en sommes encore à l'unité et à la première lettre, occupons-nous exclusivement de cela jusqu'à ce que nous le sachions bien.

Le signe de l'unité absolue I, représentant le nombre I, se confond avec la première lettre de l'Alphabet dans les langues :

Arabe

Cuphique   Syriaque

Runique

En Hébreu, l'unité absolue prise comme syn-

thèse des nombres ne se trouve qu'au nombre 10, c'est le jod d'où vient notre J absolument semblable à la première lettre de l'écriture syriaque.

Dans l'écriture estranghelo ou chaldéenne primitive, Aleph est figurée par un segment de cercle qui semble marcher sur deux angles droits et le jod représente quelque chose d'analogue au lingam indien mais avec une plus grande extension de l'unité passive.

Il faut relire dans le *Sepher Jesirah* ce qui se rapporte à la première et à la dixième voie, le méditer et tâcher de le comprendre.

Il faut aussi étudier dans la *Genèse* l'œuvre du premier jour.

Voilà bien des études pour connaître la première lettre ; mais il faut dire comme le Christ de la légende : Je ne dirai *beth* qu'après avoir compris parfaitement *Aleph.* — Avez-vous lu les *Evangiles apocryphes* ?

Mille amitiés et à bientôt,

Eliphas Lévi.

XII

Frère et ami,

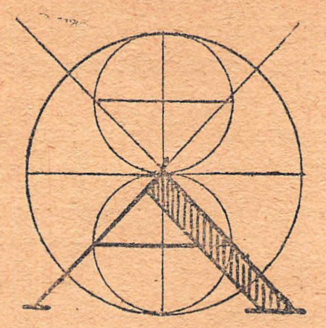
Les quatre unités qui n'en sont qu'une sont exprimées par les quatre lettres du Tétragramme divin et représentées hiéroglyphiquement par le bâton, la coupe, l'épée et le denier du tarot.

L'unité numérale ou la lettre Aleph qui se rapporte à la onzième voie du Sepher Jésirah est figurée dans le tarot par le symbole du bateleur.

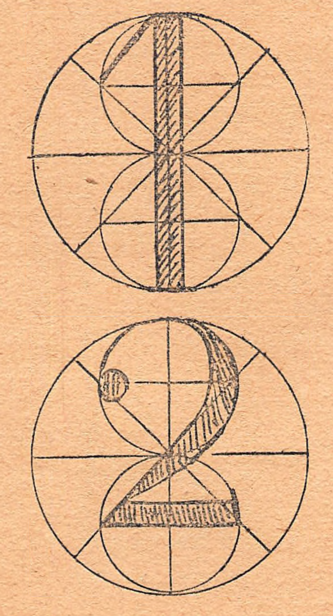
La figure de ce bateleur est celle même de la lettre Aleph ; il est couronné d'un nimbe en forme de ∞ renversé comme les ailes d'un grand chapeau ; il a devant lui, sur une table, la coupe, les deniers, les épées, il tient le bâton à la main. C'est l'intelligence première des symboles et des nombres. Le nimbe dont il est couronné est la lumière de la vie, équilibrée, comme les serpents d'Hermès, par l'antagonisme harmonieux du mouvement.

La lettre Alpha de la langue grecque et la lettre A de notre alphabet ne sont pas moins curieuses. C'est le point générateur de l'angle, avec le mouvement parallèle et équilibré de deux lignes dont les sections proportionnelles et grandissant à l'infini sont réglées d'avance par une première section, pendant que les deux lignes se prolongent indéfiniment, la lettre restant ainsi nécessairement, ouverte, comme l'espace A.

Les lettres hébraïques sont déterminées géométriquement par un pantacle nommé le plan d'Eden, dont je vous ai donné la figure. Les lettres grecques et latines qui sont aussi les lettres françaises se forment et se calculent sur un autre pantacle qui est le plan de Thèbes et dont vous trouverez la figure dans ma *Clef des grands mystères*.



Ce pantacle (1) vous donne la signification en hiéroglyphes géométriques, non seulement de toutes nos lettres, mais encore de tous nos nombres.



(1) La véritable orthographe de ce mot est *pentacle*, venant du pentagramme considéré comme résumé de tous les signes magiques.

Vous trouverez aisément d'après ces spécimens toutes les autres figures soit alphabétiques, soit numérales.

Vous voyez que tous les nombres et toutes les lettres expriment des idées toutes absolues dans un sens et relatives dans un autre. La vérité et la certitude y sont donc attachées comme je vous le démontrerai bientôt.

Mille amitiés,

Eliphas LÉVI.

XIII

25 *décembre* 61.

א מ ה

F.·. ET A.·.

La grande et indivisible unité se présente à notre esprit de deux manières :

Comme spirituelle et comme matérielle;

Comme occulte et comme manifestée.

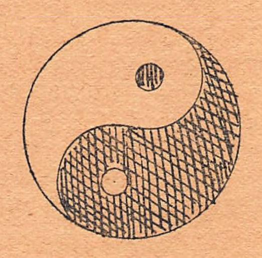
La matière est invisible comme l'espace, elle ne devient visible et palpable que dans les agrégats et les combinaisons, autrement elle se divise et se subdivise à l'infini, échappant, comme l'esprit, à nos prisons et à nos analyses.

Il y a donc deux Aleph; l'aleph blanc et l'aleph noir; le noir est l'ombre du blanc et le blanc est la lumière du noir. L'esprit se reflète dans la matière et la matière ne se montre que pour révéler l'esprit. La matière est la lettre de l'esprit ; l'esprit est la pensée de la matière.

S'il n'y avait pas d'ombre, la lumière ne serait pas visible ; s'il n'y avait pas de lumière, l'ombre serait inappréciable et informe.

Dieu écrit sur la page noire de la nuit avec la splendeur des étoiles et sur la page blanche du jour avec la noirceur de la terre.

La vie unique serpente entre le jour et la nuit et se maintient par leur équilibre. C'est ce que les Chinois expriment par le pantacle de Konoug-fo u-tzée.



— Cette ombre et cette lumière existent aussi dans la pensée. — La pensée indicible, c'est l'ombre — la pensée accessive au verbe, c'est le jour.

Vous pouvez déjà comprendre que notre ombre est le jour de Dieu et que la lumière de Dieu est pour nous une ombre infinie.

Le nom de Jéhovah exprime ces deux formes intellectuelles de l'unité invisible par ה י, et les deux formes de l'unité visible par ה ו. Ces deux secondes lettres sont le mirage des deux premières, et dans le second couple comme dans le premier, l'une est le mirage de l'autre

Il n'y a donc au fond du Tétragramme sacré qu'une seule lettre, le jod, non manifesté d'abord et existant par lui-même, puis manifesté par son mirage et dans son union même avec le mirage, formant la lettre conjugale, le vau ו.

Les nombres n'existent que par l'unité, et sont eux-mêmes non pas des choses, mais des modes ou des modifications de l'unité ; l'unité seule existe, elle seule se fractionne et se multiplie.

Etant donné l'unité et le mouvement qui la force à se reproduire, vous avez les mathématiques avec toutes leurs combinaisons.

En ce moment les cloches sonnent et bientôt l'horloge sonnera l'heure de la naissance d'Emmanuel.

Tout à vous,

Eliphas Lévi.

XIV

F.·. et A.·.,

De même qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une substance, qu'un univers, qu'une loi, qu'une vie, il n'y a aussi qu'une religion et qu'une Eglise.

La religion se compose de quatre choses qui sont une :

1° L'objet infini de la foi י jod ;

2° La foi infinie comme son objet ה hé ;

3° Le culte qui féconde la foi ו vau ;

4° Le peuple croyant et pratiquant ה hé.

L'Eglise est la forme extérieure de la religion;

la religion fait l'Eglise en se manifestant à l'extérieur, comme jod produit hé.

L'Eglise fait la religion en la manifestant. L'union des deux est représenté par la croix + et la puissance de la croix est répandue dans le calice (second hé).

L'Eglise ne subsiste pas sans quatre choses indissolubles et inséparables :

1° Un chef, toujours le même suivant l'esprit, et, par conséquent, mystérieux et divin י ;

2° Un symbole invariable ה ;

3° Un sacrifice perpétuel ו ;

4° Une école infaillible d'enseignement ה ;

L'Eglise a comme nous un esprit et un corps.

Un esprit incorruptible et un corps corruptible. Mais l'esprit, chez elle, renouvelle le corps quand le corps est corrompu.

Le mal actuel dont se meurt le corps visible de l'Eglise romaine, c'est l'anarchie spirituelle ; je l'ai assez dit dans mes ouvrages. Mais si une mère devient lépreuse et infirme, en est-elle moins une mère ?

Ne craignez pas que Rome me condamne. J'ai déjà soumis mes livres à l'officialité de Paris qui dicterait au besoin des décisions à l'Eglise romaine ; voici la réponse :

« Nous n'approuvons ni ne désapprouvons ; vos livres ne sont ni hérétiques ni impies ; ils sont *extravagants.* »

Remarquez bien qu'en langage théologique, *extravagant* ne veut pas dire insensé, puisque tout

un corps de constitutions pontificales porte le nom *d'extravagantes* ; cela veut dire : qui marche librement en dehors de la ligne ordinaire ; *extra-vagant*. Relisez la grande introduction à la seconde édition de mon dogme et rituel et vous me comprendrez mieux :

Modicæ fidei quare dubitavi ?

La vérité est une, elle ne s'appelle ni Joseph de Maistre, ni saint Martin, ni Jacob Bœhm. Ces grands hommes n'ont été comme moi que des extravagants en théologie, *extra-vagantes.*

Ecclesia autem non extra vagatus, sed regnat intra et extra.

C'est pour cela qu'en marchant librement au dehors pour explorer et aplanir la voie je garde le fil conducteur, qui me rattache au sanctuaire. Comment ne l'avez-vous pas encore compris ?

Philippe sancto tempore vobiscum sum et non cognovisti me ? !...

J'oublie ici qu'il y a un mois à peine que je vous donne des leçons. — Mais aussi que de choses en un mois !

Tout à vous en la sainte Vérité.

Eliphas Lévi.

(A suivre.)

Le Mysticisme à la Cour de Russie

(Suite) (1)

CHAPITRE II

Raspoutine

Afin de bien comprendre les événements qui se sont déroulés en Russie ces dernières années, il est nécessaire de remonter à 1905-1906.

A la suite du mouvement révolutionnaire et de la grève formidable qui avaient obligé l'Empereur à signer le manifeste du 17 octobre 1905, octroyant à l'empire une constitution et convoquant la première Douma, deux partis également puissants et remuants s'étaient formés à la Cour.

Le premier, à tendances *presque libérales*, réunissait autour de l'Impératrice douairière Marie-Feodorovna, la plupart des grands-ducs, Michel Nicolaïevitch, Wladimir, Nicolas, Paul Alexandrovitch, qui avait à plusieurs reprises, dans sa jeunesse, fait montre d'idées libérales, et les anciens familiers d'Alexandre III qui avaient été écartés du pouvoir par son successeur. De ce nombre étaient le général

(1) Voir pages 457 et suiv.

Tcherkow, le doyen des généraux, et le comte Chérémetiew, ancien conseiller du Tsar, vieillard unanimement respecté.

Le second parti groupait autour de la tsarine Alexandra-Feodorovna, tous les partisans de l'autocratie absolue, tous les admirateurs de la culture allemande, partisans d'une alliance germano-russe, les Witte, les Frédéricks, les Korf, Voeikow, Massolow, Benkerdoff, von Wahl, Stackelberg, Soukhomnilov, et plus tard les Protopopof, et les Sturmer qui n'avaient que mépris et haine pour tout ce qui était russe.

Chaque parti avait ses prophètes favoris, ses moines mystiques, qu'il tentait d'introduire à la Cour, auprès de l'Empereur, pour faire prévaloir ses idées.

En 1906, après une intrigue qui fit éloigner Héliodore de la Cour, le parti autocrate réussit à introduire auprès du Tsar, un nouveau prophète, dont la gloire éclipsa bientôt celle de tous les autres : le moine Raspoutine !

Raspoutine était un simple paysan de Sibérie, un pauvre paysan illettré, né en 1872 à Pokrovskoïe, petit village du gouvernement de Tobolsk, district de Temen.

La population de ce village, ramassis d'anciens forçats libérés, n'a jamais joui d'une très bonne réputation ; et la famille de Raspoutine, une des plus mal notée du pays, y occupait le dernier rang.

Le père, qui se nommait Efimovitch, avait été emprisonné à diverses reprises pour vol, et le fils

semblait devoir suivre son exemple. On trouve, en effet, dans les archives du tribunal de Tobolsk trois dossiers pour vol, faux témoignage et viol, concernant le jeune Grégory Efimovitch, connu sous le diminutif de Gricha, et plus encore sous le nom de Raspoutine.

Ce dernier nom n'est qu'un sobriquet qui veut dire « le débauché » et qui lui avait été donné dès sa jeunesse par les paysans russes, en raison de ses déplorables antécédents.

Au village, la vie du jeune Raspoutine ne fut qu'une série de délits et de forfaits. Plusieurs fois le tribunal des paysans condamna le mauvais garnement à être fouetté, et la sentence fut exécutée. Inculpé de vol de chevaux, il ne fut pas condamné, l'affaire ayant été abandonnée on ne sait au juste pourquoi.

Enfin, accusé d'avoir violé une vieille mendiante, du nom de Likomidoucka, et ses deux fillettes (âgées de 12 et 13 ans), il fut acquitté faute de témoins (1).

Parmi ses fidèles compagnons de débauche figurait le jardinier Varnava, qui devait, dans la suite, devenir, grâce à la protection de Gricha, évêque de Tobolsk.

(1) J'emprunte ces renseignements, et la plupart de ceux qui concernent Raspoutine avant son arrivée à la cour de Russie, à M. J.-V. Bienstock, qui a publié sur le personnage une étude très documentée : *La fin d'un régime : « Raspoutine »*.

J'ai également mis à contribution le remarquable ouvrage de M. Ch. Rivet, correspondant du *Temps* à Pétrograd : *Le Dernier Romanof et l'Histoire extraordinaire de Rasboutine*, par William Le Queux.

Vers 1900, il changea complètement sa façon de vivre. Il cessa de fumer et de boire, devint pieux et rangé ; et, doué d'un grand savoir-faire, ainsi que d'un aplomb formidable, il débuta dans son village comme une sorte de prédicateur laïque.

On attribue ce changement à l'influence d'un jeune prêtre du nom de Milety Zaborowski, lequel jouissait parmi les paysans sibériens d'une très grande vénération. Ce prêtre aurait entrepris de convertir le « débauché ».

Raspoutine, qui faisait le métier de postillon, eut un jour à conduire le jeune prêtre à Thiouméne. Il en revint profondément impressionné par l'entretien qu'il avait eu en cours de route avec le religieux. Peu après, il résolut d'entreprendre un grand voyage pour visiter de nombreux monastères.

C'est au cours de ce voyage qu'il s'affilia, dit-on, à la secte des Khlysty, secte qui n'est pas sans analogie avec celle des derviches tourneurs. Ses membres se réunissent pour se livrer à des danses tournantes, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase. Cette extase est attribuée à l'Esprit, dont la personne favorisée est « possédée ». Tout ce que dit ou fait la personne ainsi « possédée » vient de « l'Esprit », donc est vrai et juste (sans péché). Aussi, lorsque, dans les réunions, les adeptes sont en extase, toutes lumières éteintes, il n'y a plus aucun péché à ce qui est fait par la volonté de « l'Esprit ».

De retour dans son village, Raspoutine redoubla de piété et de ferveur dans ses exercices religieux.

Il se fit *strannik*, c'est-à-dire « quêteur ». Abandonnant sa femme et ses enfants, il s'en fut de village en village, quêtant pour la construction des églises, ne parlant plus que par paraboles, en phrases saccadées et le plus souvent dénuées de sens.

Le bruit se répandit bientôt qu'un nouveau prophète avait fait son apparition à Pokrovskoïe, et Raspoutine fut gratifié du titre de *starets*, ce qui signifie « vénérable ».

Il eut des disciples nombreux, qui formèrent une sorte de confrérie religieuse dont il devint le directeur. Ses partisans et ses admirateurs se multiplièrent, à Kazan, Saratof, Kiew, Samara, dans tous les centres de la Russie orientale.

Le clergé s'en émut, et les plaintes commencèrent d'affluer au Saint-Synode contre les « agissements impies d'un sectaire nommé Raspoutine, dont l'enseignement, hostile à la doctrine de l'Eglise orthodoxe, favorisait la pire débauche ».

C'étaient, en effet, de bien étranges pratiques de piété que celles accomplies dans les réunions de la confrérie. Voici un extrait d'une des plaintes adressées par le Clergé au Saint-Synode, décrivant les scènes auxquelles se livraient les adeptes de Raspoutine.

« On se réunit nuitamment dans la campagne, autour d'un bûcher sur lequel on répand de l'encens et des plantes aromatiques. On y met le feu, et hommes et femmes, se tenant par la main, dansent une ronde autour du brasier, en répétant sans arrêt : « Seigneur ! Seigneur ! pardonnez-nous nos

péchés en raison de notre repentir ! » La ronde s'échevèle, les paroles ne sont bientôt que des balbutiements, et lorsque la chaîne se disloque autour du feu qui s'éteint, hommes et femmes se laissent choir et s'accouplent au hasard. Les hommes arrachent à leur compagne un ruban ou un morceau de leur robe pour savoir avec qui « ils ont éprouvé leur chair », et il arrive que le père reconnaît sa fille, la mère son fils ».

Cependant, Raspoutine trouva, dans l'Eglise elle-même, des amis sincères et des protecteurs puissants, en l'évêque Hermogène, de Saratov, le Père Héliodore et le moine Jean de Cronstadt qui le recommanda à l'archevêque de Kazan, Théophane.

Grâce à leur protection, les plaintes formulées contre lui n'eurent pas de suite.

Au cours d'un pèlerinage dans le centre de la Russie, il fit connaissance de Mme Bachmakow, veuve d'un négociant millionnaire. Elle venait de perdre son mari et était plongée dans une profonde tristesse. Raspoutine se chargea de la consoler. Il y réussit sans doute, puisque, pour le remercier, elle l'introduisit dans les milieux riches de Kiew et de Moscou. Là, Raspoutine ne tarda pas d'être connu et très apprécié dans les milieux aristocratiques.

Bientôt le paysan débauché devint « le voyant », « le prophète ». Le salon, pourtant très fermé, de la comtesse Ignatief, dame très influente à la Cour, et dont la maison n'était fréquentée que par des

princes de l'Eglise et de hauts fonctionnaires civils et militaires, s'ouvrit pour lui. Son succès fut énorme. Des femmes du monde, de pauvres cervelles névrosées, détraquées, éprouvèrent un engouement singulier pour ce *moujick* inculte, mais possédant des dons incontestables de suggestion et un étrange pouvoir d'hypnotisme et de fascination. De grandes dames devinrent ses ferventes admiratrices. La comtesse W... me raconta ainsi une séance mystique présidée par le « Saint » en 1904 :

« *Nous étions une quinzaine de personnes dans le salon de Mme Von U... et nous causions en attendant le Saint. Il fit son entrée au bout de quelques minutes, s'excusa de nous avoir fait attendre et, s'approchant de chacune de nous, il nous donna le baiser de paix sur la bouche, selon la coutume russe.*

— Nous allons faire le cercle, dit-il, en nous serrant le plus possible les uns contre les autres, et en nous donnant la main, afin que nos fluides ne s'égarent pas et que nos âmes se pénètrent davantage.

Nous approchâmes nos chaises! Elles se touchaient et nous nous prîmes les mains! Le Saint fit alors une prière. Puis, ses yeux se fermèrent. Après s'être recueilli un moment, il les rouvrit et se prit à parler. Ses yeux brillaient d'un regard étrange ; un instant, ils me fixèrent obstinément. A ce moment, j'éprouvais pour lui une sympathie d'une nature particulière. — L'amour est notre consolation, disait-il. C'est par l'amour coupable que l'humanité est déchue, c'est par l'amour purifié qu'elle doit être relevée... Il faut célestifier nos âmes et nos corps,

nous unir aux êtres qui sont plus avancés que nous dans la voie du salut... Or, je possède en moi une parcelle de Dieu.

Ce n'est que par moi, et grâce à moi, qu'on peut obtenir son salut. Ce qui émane de moi est une source de lumière qui lave les péchés. Il faut se confondre avec moi pour être sauvé... »

Il est inutile de pousser plus loin la publication de ce document. Ce que nous avons lu précédemment sur le « Saint » suffit amplement pour nous faire deviner par quels procédés le « débauché » célestifiait les pénitentes qui voulaient bien « se confondre » avec lui !

On devine combien cette religion du péché, devenu une sorte de vertu, était pleine d'attrait pour les dames du monde qui n'avaient ni l'envie ni la volonté de pratiquer la religion de la vertu.

On se tromperait cependant si l'on croyait que tout fut, chez Raspoutine, charlatanisme et bas instinct. Le Docteur Papus qui eut l'occasion de le rencontrer à diverses reprises, au cours de ses voyages en Russie, m'a assuré qu'il possédait un réel pouvoir de médiumnité. D'autre part, ses théories étranges et troublantes sur le péché et l'expiation répondaient parfaitement à des dispositions secrètes de l'âme russe. Tolstoï, Dostoievski, Tourguenieff, Gorki, ont analysé avec un art et une subtilité admirables ces tempéraments de Slaves qui nous apparaissent, à nous autres, oscillant entre le génie et la folie.

(A suivre.) Joanny BRICAUD.

L'ÉTRANGE HISTOIRE [1]

(Suite)

CHAPITRE II

J'étais déjà à L... depuis six années quand je fus entraîné dans une polémique avec le docteur Lloyd. Au moment même où cet infortuné atteignait le point culminant de ses fortunes professionnelles, il se proclama imprudemment non seulement l'avocat enthousiaste du mesmérisme, considéré en tant que progrès médical, mais croyant ardent de la réalité de la clairvoyance somnambulique accordée, tel un don inestimable, à certaines organisations privilégiées. Je contredis formellement à ces doctrines, avec plus de sévérité peut-être que je ne l'aurais dû, parce que le docteur Lloyd tirait prétexte de ses théories pour établir un argument en faveur de l'existence de l'âme. Voulant prouver que cette existence était aussi indépendante de l'intelligence que de la matière, il prétendait imposer tout un système d'élucubrations physiologiques qui devait, selon lui, remplacer toutes les métaphysiques au sujet des-

(1) Voir pages 477 et suivantes.

quelles les philosophies les plus connues n'ont cessé de se disputer.

Deux ans auparavant, alors qu'il ne s'était pas encore déclaré le disciple fervent de Mesmer, autant que de Puységur (car Mesmer n'avait que peu de confiance dans ce don de clairvoyance que Puységur fut le premier, je crois, des temps modernes, à oser affirmer solennellement, le docteur Lloyd avait été plongé dans l'affliction par la perte de sa femme, bien plus jeune que lui, et à laquelle il était tendrement attaché. Cette perte, sur laquelle s'étaient bientôt greffés des espoirs qui dépassaient la tombe, l'avait sans doute disposé à accepter avec plus de crédulité des phénomènes où il croyait découvrir les preuves complémentaires d'une existence purement spirituelle. Si je m'étais tenu dans les limites d'un équitable antagonisme, ne faisant appel, pour réfuter les données d'un autre physiologiste, qu'à mon désir ardent de faire triompher la vérité, je ne sentirais nullement aujourd'hui la nécessité de convaincre le lecteur de ma bonne foi. Mais quand, faisant preuve d'une condescendance méritoire pour un homme bien plus jeune que lui, qui s'attaquait à des phénomènes qu'il ignorait toutefois, le docteur Lloyd m'invita à assister à ses « séances » et à être témoin de ses cures, mon *amour-propre* se hérissa, et il me sembla qu'il valait mieux rejeter tout ce que je considérais comme un outrage excessif au sens commun que m'abaisser même à l'examiner. J'écrivis alors un petit pamphlet à ce sujet, dans lequel j'épuisais

toutes les flèches du carquois que l'ironie pouvait prêter au mépris. Le docteur Llyod répliqua ; mais comme il n'était guère un controversiste habile, sa réponse lui fit plus de tort que ma propre attaque. Entre temps je cherchais à me renseigner, et mes enquêtes visaient notamment le caractère moral de ses clairvoyants favoris. Je m'imaginai en savoir suffisamment pour les traiter, eux, de fourbes consommés, lui, d'une insigne dupe !

A de rares exceptions près, la Ville-Basse se rangea toute d'elle-même à mon côté. La Colline, au premier abord, parut faire cause commune avec son médecin et envisager notre dispute comme une question de partis qui lui donnait une occasion exceptionnelle de vaincre. Mais son attitude changea quand, subitement, son chef suprême, celle-là même qui avait assuré au docteur Lloyd le sourire de la Colline, prit parti contre lui :

— « Le docteur Lloyd, disait cette Reine de la Colline, est un homme aimable, mais décidément ce sujet l'a détraqué. Les poètes détraqués peuvent faire ce que bon leur semble — mais les docteurs détraqués sont dangereux. En outre, en abandonnant sa bonne et vieille routine qui lui avait valu l'approbation de la Ville-Haute ; en bouleversant la Colline par des théories étranges et révolutionnaires, le docteur Lloyd a trahi les principes sur lesquels sont établies nos fondations sociales. De ces principes, le docteur Fenwick s'est, de lui-même, fait le champion. Donc, la Colline doit le soutenir... donc, cette question est réglée. »

Et elle l'était en effet.

Du moment que Mme la Colonelle Poyntz prenait parti contre lui, le docteur Lloyd était perdu. Clientèle et réputation, tout l'abandonnait. La mortification ou le chagrin provoquèrent une attaque de paralysie qui, en mettant hors d'état mon antagoniste, mit fin à la controverse. Un obscur docteur John, qui avait été l'élève principal et le protégé du docteur Lloyd, présenta sa candidature aux pouls et langues de la Colline. La Colline ne l'encouragea que médiocrement. Une fois de plus, elle suspendit ses privilèges électoraux ; et, sans insister auprès de moi, ni m'imposer, elle m'appela chaque fois que sa santé nécessitait d'autres avis plus sérieux que ceux de son apothicaire habituel. Je connus de nouveau la cuisine choisie de ses dîners et plus fréquemment encore les douceurs de ses five's o clock ; et de nouveau, Miss Brabazon, avec une œillade ineffable, m'assurait qu'il n'y avait point de sa faute si je me trouvais encore seul.

Cependant j'oubliais déjà la querelle qui m'avait valu un triomphe si enviable, quand, une nuit d'hiver, je fus tiré de mon sommeil par ce compétiteur malheureux qu'une seconde attaque venait de terrasser. Le docteur Lloyd, dès qu'il avait recouvré l'usage de ses sens, avait insisté auprès de ses familiers pour qu'il lui fut permis de consulter le rival par lequel il avait été si sévèrement puni. Je m'habillai aussitôt, et, en hâte, courus chez lui.

Quelle nuit ! — nuit du mois de février, péné-

trante et amère. Mes pieds s'enfonçaient dans une gelée grisâtre, qu'éclairait au-dessus de ma tête une pâle et mélancolique lune. Je devais atteindre Abbaye-le-Mont par la pente rapide d'un sentier obscur, encaissé entre de hautes murailles. Un portail majestueux, entre-bâillé, donnait accès aux jardins dont la vieille Abbaye était entourée. A l'extrémité d'une courte allée carrossable, j'aperçus à travers les squelettes dépouillés des arbres le sombre et triste bâtiment dont la lune, âpre et froide découpait les pignons et les larges cheminées. Une vieille servante me guettait ; elle me conduisit silencieusement le long d'un étroit corridor et, par des escaliers de chêne, jusqu'à un palier plus spacieux où elle s'arrêta un moment, tendant l'oreille. Tout au long des escaliers, tout autour du palier et du corridor, s'alignaient ces spécimens éteints d'un monde sauvage qui faisait l'orgueil du naturaliste dont la vie entière avait été occupée à les rassembler. A l'endroit même où je m'étais arrêté, bâillaient les mâchoires ouvertes d'un serpent monstrueux, le cruel *Anaconda*, dont les anneaux croulaient jusqu'à l'étage inférieur, enroulés tout au long des marches massives de l'escalier de chêne. Contre les lourdes boiseries des murs, des vitrines étaient accrochées que peuplaient des momies étranges ou grotesques, imparfaitement éclairées par la lune qui traversait les carreaux, par la chandelle que la vieille tenait dans sa main tremblante. Et comme elle se retournait avant de s'engager dans un couloir obscur, me faisant signe de la suivre, il me sembla qu'une

multitude d'oiseaux gigantesques — ibis et vautours, et l'immense alcyon marin — tournaient vers moi la fausse vie de leurs yeux affamés.

J'entrai dans la chambre du malade, et je compris aussitôt que tout art serait inutile.

Les enfants du veuf étaient groupés autour de son lit ; l'aîné pouvait avoir 15 ans, le plus jeune ne devait pas dépasser son quatrième hiver ; et il y avait aussi une petite fille — la seule fille — pendue au cou de son père, le visage caché dans sa poitrine. Et dans la chambre muette, ses sanglots seuls retentissaient.

Dès que le docteur Lloyd m'eut entendu, il écarta sa fille, souleva son visage et me regarda fixement, avec une joie étrange que je ne pus interpréter.

Je me rapprochai doucement. Pressant alors de ses lèvres les longues tresses dorées qui ruisselaient sur sa poitrine, il fit signe à la nourrice de venir chercher sa fille, et la pria de sortir et d'emmener les enfants. Il parlait d'une voix claire, et à l'entendre on n'aurait pas cru que la Mort s'apprêtait à resserrer sur lui son étreinte impitoyable.

Je ne m'étais pas préparé à une scène aussi touchante : elle me remua profondément. Les enfants s'en allaient, pleins d'un chagrin silencieux, tandis que la pauvre petite se débattait dans les bras de sa nourrice, en continuant à sangloter comme si son cœur se fût brisé. Puis, les uns derrière les autres, mes yeux pensifs les virent disparaître dans l'ombre

épaisse et froide, parmi les formes exsangues de la nature brutale, alignées dans une hideuse perspective derrière la chambre mortuaire dont la lourde porte se referma soudain avec un bruit discordant. Reportant mes regards devant moi, je songeais encore à eux, si près de devenir orphelins, contemplant vaguement cette forme brisée qui gisait à mes pieds, tandis que je restais debout, débordant de cette force et de cette vigueur animales qui avaient nourri l'orgueil de mon esprit.

Tout occupé à un morne examen, l'aspect complet des lieux s'imprimait ineffaçablement en moi, en un souvenir de toute la vie. Par la haute et profonde fenêtre, au travers de laquelle un rideau mince et fané avait été à demi tiré, le clair de lune entrait et s'étendait sur le plancher, comme un suaire d'une chair blanche perdu dans l'obscurité du lit mortuaire. Le plafond était bas, alourdi davantage par l'addition de hautes poutres entrecroisées que j'aurais pu toucher en allongeant le bras. Et la longue chandelle qui se consumait, et les vacillations des flammes qui s'échappaient du foyer que l'on venait à peine de recharger, se reflétaient au plafond, juste au-dessus de ma tête, dans un cercle d'arabesques et de fumées tremblotantes.

Mais je me sentis saisir le bras : avec sa main gauche (le côté droit était déjà paralysé) le mourant me ramena plus près de lui, si près que ses lèvres effleuraient presque mon oreille. Et il me parla d'une voix tantôt ferme, tantôt sifflante, toute déchirée de par l'agonie :

— « Je vous ai fait venir pour que vous puissiez contempler votre ouvrage ! Vous avez brisé ma vie, en un temps où elle était indispensable à mes enfants, au moment où elle eût rendu les plus grands services à l'humanité ! Quelques années encore, et mes enfants, devenus hommes, auraient été à l'abri des privations ou des dégradations de la charité. Grâce à vous, ils seront des orphelins miséreux. D'autres créatures, affligées de maladies que votre pharmacopée était impuissante à guérir, venaient ici chercher un soulagement et s'en retournaient réconfortées. « Effet de l'imagination », direz-vous? Peu importe, si je faisais contribuer l'imagination à la guérison. Vous avez enlevé à ces malheureux leur dernier espoir de salut. Ils souffriront et périront. Croyez-vous que je me trompe encore? Ah ! vous saviez bien que je n'avais d'autre objet que la recherche de la vérité. Et vous avez employé contre votre frère en art des drogues vénéneuses et un stylet empoisonné. Regardez-moi ? Etes-vous content de votre œuvre ? »

Je cherchais à me retirer, à dégager mon bras de l'étreinte de ce moribond. Mais je n'y aurais réussi qu'en déployant une force qui eût été inhumaine. Je me résignai. Ses lèvres se rapprochèrent davantage de mon oreille :

— « Pauvre prétentieux ! ne te glorifie pas de mettre le génie de l'épigramme au service de la science ! La science est indulgente à ceux qui offrent l'expérience à l'appui de leurs conjectures. Vous êtes de l'étoffe dont les inquisiteurs sont faits ! Vous

criez à la profanation de la vérité quand ce n'est que votre dogme qui est en cause. Infatué de présomption, vous avez classé les règnes de la Nature, et là où vos yeux se sont arrêtés, vous avez dit : « là s'arrête la Nature ». Dans la bigoterie, pour ajouter un crime à votre présomption, vous avez voulu murer l'inventeur qui, annexant de nouvelles régions à son domaine, renversait les bornes arbitraires que vous lui aviez fixées. Pour tout cela, en vérité, vous méritez une récompense ! Dans ces espaces, que votre regard a dédaigné d'explorer, vous errerez un jour vous-même en vagabond perdu. Ecoutez ! je les vois ; ils sont déjà prêts ! Un monde grouillant de fantômes vous entoure de tous côtés ! »

Il s'arrêta brusquement. Ses yeux se fixèrent dans un regard glacé, sa main lâcha prise ; il retomba pesamment sur son oreiller. Je m'élançais hors de la chambre, me heurtai sur le palier à la nourrice et à la vieille servante, et leur murmurai tout bas : « tout est fini ! » Elles s'écartèrent devant moi, ouvrirent une porte derrière laquelle j'entendis sangloter la petite fille. Puis, repassant sous les mâchoires du vaste anaconda, je redescendis les marches massives de l'escalier de chêne — et, par le sentier obscur, entre les murs morts, par les rues tristes, sous la triste lune, regagnai ma maison solitaire.

(A suivre.) E. BULWER-LYTTON.

(Trad. de J. THUILE.)

ECHOS ET NOUVELLES

LE CHARIOT A LA MORT

RÉCIT DE L'AU-DELA

Respectueusement dédié à M. J. BOURGEAT, *le talentueux auteur de* Magie.

There are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.
(SHAKESPEARE, *Hamlet*, act. I, sc. V.)

Cette narration n'est pas, comme vous aurez tout d'abord tendance à le croire, la conception fantastique du cerveau d'un écrivain, mais bien le récit fidèle d'un fait, étrange et mystérieux, dont je fus le témoin oculaire et auriculaire.

J'étais alors en vacances chez mes grands-parents maternels, lesquels habitaient Saint-Malo-de-Guersac, petite commune voisine de Saint-Nazaire.

Ecolier de 15 ans turbulent et railleur, j'occupais les trois quarts de mes loisirs à faire des espiègleries.

Je me souviens encore très nettement, que, ce jour-là, mettant à profit une courte absence de ma grand'mère qui m'avait laissé seul dans sa chaumine, je rôdais deci de-là, en quête de quelques méfaits.

Mes yeux s'arrêtèrent soudain sur la vieille horloge comtoise et l'idée me vint aussitôt de la démonter, afin d'en étudier le mécanisme.

Inutile de vous dire que je mis immédiatement mon projet à exécution.

La remonter n'était pas pour moi chose facile ; aussi, après bien des tentatives vaines, je dus y renoncer.

Réfléchissant alors sur les conséquences de mon geste et redoutant avant tout l'arrivée prématurée de mon aïeule, je laissais épars les mouvements de la pauvre compteuse d'heures et pris rapidement la fuite à travers champs, afin de me soustraire à la correction

méritée et que j'escomptais comme devant être terrible.

Mon humeur vagabonde me conduisit au Pont-Charreau, petit village situé non loin de là. J'eus la bonne fortune d'y rencontrer mon cousin Pierre, le confident de mes prouesses et je le mis rapidement au courant des événements.

Nous tînmes conseil et il fut décidé que j'entrerai fort tard à Saint-Malo, afin de donner quelques inquiétudes à la grand'mère et, par cela même, tempérer par les angoisses de l'attente les foudres de sa colère.

La nuit tombait, douce et parfumée, ouatant les plaines d'un impondérable remous de vapeurs mauves, lorsqu'un orage vint brusquement assombrir le zénith du ciel.

La lointaine silhouette des peupliers devint plus confuse, puis, leurs cimes plongèrent bientôt dans un bain d'encre. En quelques secondes, nous fûmes dans les plus épaisses ténèbres.

Par intermittences, un éclair bleuâtre zébrait la nue et sa phosphorescence nous laissait percevoir de gros cumulus déchiquetés par lambeaux, qu'emportait le vent impérieux et qui couraient dans le bas du firmament avec une vitesse vertigineuse.

L'ouragan se mit à huhuler lugubrement dans les sapins, ajoutant encore son miaulement sinistre aux horreurs de cette nuit d'épouvante.

Et me sentant ainsi très petit, atome perdu dans cette immensité mystérieuse et noire, je tendis instinctivement la main à mon ami, lorsque, tout à coup, ce dernier me prenant brusquement le bras me le serra avec une violence extrême, en balbutiant d'une voix atone, étranglée par l'émotion : « Regarde, mais regarde donc cette chose *opaline et lumineuse* qui passe, l'un des nôtres va certainement mourir, c'est le chariot des Trépassés. »

Et pendant que de grosses gouttes de sueur froide perlaient à nos tempes, nous assistâmes à une terrifiante procession de l'Au-delà.

Un groupe de prêtres revêtus du cérémonial surplis formaient la tête de ce cortège ; nous les entendîmes murmurer de vagues versets funèbres.

Suivait un char rustique, à claire-voie, traîné par deux bœufs (1), dans l'intérieur duquel, horreur ! on percevait la forme macabre d'un cercueil.

(1) Note de l'auteur. — Pour donner plus de clarté à ce récit, il

Quelques visages amis que nous reconnûmes, passèrent ensuite dans le convoi et *nous nous vîmes dans le cortège.*

Puis, cette vision fluidique et translucide perdit lentement ses formes, comme une agglomération de vapeurs qui se dissipe sous les brises.

Il y eut encore un bruissement fugitif dans les herbes, quelques graviers roulèrent à nos pieds comme sous un pas invisible, les tamarins frémirent, quelque chose d'indicible passa près de nous, nous frôla même, et emportés tous deux par l'épouvante, nous nous mîmes à courir dans la direction de Saint-Malo et nous eûmes à l'arrivée une terrible crise nerveuse.

Quelques jours après, mon grand-père mourut et nous revîmes passer, véritable et tangible, le même convoi dont nous avions eu la vision anticipée.

Nous avions été les témoins d'un de ces terrifiants phénomènes, que les savants occultistes appellent « apparition prémonitoire » et que les paysans dénomment plus simplement « avertissement », terme que je préfère de beaucoup au précédent, ce dernier étant d'une compréhension plus claire.

Me trouvant dans l'impossibilité la plus complète de tirer des conclusions, je laisse à d'érudits confrères le soin d'analyser et de discuter les causes de ces faits troublants et termine le récit en vous traduisant la pensée inscrite en épigraphe au commencement de cette histoire.

« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en peut rêver toute notre philosophie. »

Alfred BILLY.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

Contes et Légendes de mon pays *(en préparation).*

convient d'ajouter qu'il y a de cela 25 à 30 ans, les chemins ruraux étant absolument impraticables et les corbillards inusités dans ces régions, les habitants du pays se servaient, pour le transport du corps des décédés, de grandes charrettes à fourrages que les paysans appellent communément charrettes à bœufs. Voilà donc ce qui explique la présence d'un de ces véhicules dans le convoi.

— Notre distingué directeur du *Voile d'Isis*, M. P. Chacornac, vient de se marier, le 7 août dernier. Nous lui adressons, ainsi qu'à sa jeune femme, tous nos souhaits de bonheur les plus sincères.

* * *

Almanach vénérable.

L'astronome anglais Sir Norman Lockyer, qui vient de mourir, avait été, comme nombre de savants, fort intrigué par le mystère des pierres géantes, rangées en hémicycle, de Stonehenge, pierres analogues à nos monuments mégalithiques de Karnak. Un hasard lui en révéla la destination. Au cours d'un voyage qu'il fit en Grèce, il vit au Parthénon une statue qu'on lui dit être éclairée par le soleil un seul jour par an. Ceci intéressa l'astronome, qui, par des calculs compliqués, reconnut qu'en effet, le 21 juin seulement, les rayons du couchant pouvaient atteindre cette statue.

Il eut l'idée de génie de faire à Stonehenge les mêmes recherches et découvrit que les pierres géantes étaient disposées de manière à recevoir successivement les rayons du soleil aux équinoxes et aux solstices. C'était tout simplement un gigantesque almanach, indiquant aux paysans d'il y a deux mille ans le moment de labourer, d'ensemencer ou de moissonner.

(*Excelsior*, 22 août 1920.)



Une étoile vient de naître.

Une nouvelle étoile vient d'apparaître dans la partie nord de la constellation du Cygne. C'est une étoile de deuxième grandeur, parfaitement visible à l'œil nu et plus brillante que l'étoile Polaire.

Les nuages qui voilent pendant ce mois d'août le ciel de Paris n'ont pas encore permis aux astronomes de faire toutes les observations sur cette étoile.

Mais les savants se perdent en conjectures. Ils croient à un cataclysme céleste.

La dernière étoile qui avait apparu avant celle-ci avait surgi brusquement dans la constellation de l'Aigle.

(*Intransigeant*, 28 août 1920.)

COURS ET CONFÉRENCES

— M. G. PHANEG reprendra, le lundi 13 octobre 1920, à 8 h. 30, aux Sociétés Savantes, rue Danton, ses cours sur la *Tradition orale évangélique.*

***

— Le dimanche, 19 septembre, à 3 heures après-midi, aux Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, réunion plénière des amis de SÉDIR. Le matin, SÉDIR recevra chez lui, 31, rue de Seine.

***

— Les principales conférences de *La Vie Morale* pour 1920-21 sont les suivantes :

E. SCHURÉ, *L'Ame celtique et le génie de la France.*
Dr O. BELIARD, *La Douleur.*
E. C. (ancien polytechnicien), *La Voyance.*
L. L. LEU, *Le Déterminisme.*
A. JOUNET, *Jésus.*
etc., etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. PH. PAGNAT, directeur de la revue, à Bellevue (S.-et-O.).

***

— L'O. U. N. E. (Ordre Universel de la Nouvelle Egypte), sous la direction de LIBRABIUS, reprend ses cours et causeries, le soir de 9 heures à 10 h. 30. S'adresser pour tous renseignements à M. G. LOISELLE, 45, rue de Sèvres, Paris-VIe.

***

— SÉDIR fait un vibrant appel aux âmes de bonne volonté qui veulent s'unir à lui pour la rénovation spirituelle de la Pologne. Lui écrire, 31, rue de Seine, Paris-VIe.

***

— LA VIE MEILLEURE reprend ses réunions aux Sociétés Savantes, les 2e et 4e dimanches de chaque mois, à 14 h. La 1re réunion a eu lieu le 12 septembre.

BIBLIOGRAPHIE

ALVAREZ DE TOLEDO. — *Le problème de l'Espace.* Paris (Alcan), 1920. In-8 carré de 300 pp.

Cette œuvre de M. Alvarez de Toledo marque un mouvement important dans la convergence de la science positive avec la science occulte. Elle définit d'une manière remarquable la notion de l'espace en partant de la géométrie et de la physiologie comme d'une base solide et elle nous conduit directement en face de la plus haute spiritualité.

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la quatrième dimension, mais M. Alvarez de Toledo, avec une clarté très particulière, est le premier qui nous la fasse, pour ainsi dire, toucher du doigt. Il considère que les extrémités d'une ligne (espace à une dimension) sont des points ; que les extrémités d'une surface (espace à deux dimensions) sont des lignes : que les extrémités d'un volume (espace à trois dimensions) sont des surfaces et il en conclut que les extrémités du quatrième espace doivent être des solides ; il émet donc l'hypothèse que la quatrième dimension est située dans l'intérieur des solides, puis il démontre géométriquement cette hypothèse. Or il existe quelque chose capable de pénétrer le quatrième espace : c'est l'éther ; la dématérialisation de la matière en éther est ainsi un passage à la quatrième dimension (et ceci concorde singulièrement avec les données de la *Chimie occulte* obtenue par clairvoyance).

L'auteur aborde ensuite la notion de l'espace au point de vue physiologique. Il s'appuie sur les travaux de Flourens et de De Cyon, d'après lesquels les canaux semi-circulaires de l'oreille interne correspondent à la notion de l'espace, chacun pour la direction dans laquelle il est situé.

Certains animaux ne possèdent qu'un canal en même temps qu'ils ne connaissent qu'une direction (myxines et souris dansantes du Japon), d'autres possèdent deux canaux : telle est la lamproie, qui connaît bien largeur et longueur mais ignore le déplacement vertical. — D'une étude très complète sur les sens de l'orientation aux points de vue physiologique et cli-

nique (pigeons voyageurs, vertige, etc., etc.) il résulte que l'appareil canaliculaire procure les sensations de direction et sert chez l'homme à la représentation d'un espace à trois dimensions sur lequel se projette son espace visuel, auditif et tactile. — Comme l'espace, la notion de temps serait liée au labyrinthe auriculaire.

Le quatrième espace correspond au domaine de la pensée. La mort est le passage dans le quatrième espace, de même que l'incarnation, pour nous, est une limitation dans l'espace à trois dimensions. Les états infernaux de l'Occultisme correspondent à deux dimensions, une seule dimension (par exemple le temps seul) ou encore 0 dimension (quand l'être est maintenu fixe par tous ses points et que son centre d'action égale 0). Inversement, Dieu connaît l'espace selon *n* dimensions.

Le sens interspatial ou sens de la quatrième dimension s'exerce dans l'intuition, la télépathie, la voyance par des impressions qui échappent aux limites du temps et de l'espace. M. Alvarez de Toledo examine à quel organe peut correspondre le sens interspatial ; il discute l'hypothèse de la glande pinéale et de l'hypophyse et suggère que cet organe peut être invisible, comme l'organe de l'orientation chez les pigeons. L'homme développera ce sens par son évolution spirituelle.

M. Alvarez de Toledo a écrit là une œuvre des plus remarquables, rapprochant dans une conception originale et avec une méthode parfaite les données de la physiologie et les lumières de la Géométrie. Il a réussi ce tour de force de nous faire véritablement comprendre ce qui nous est par essence inaccessible. Son livre dont la portée ésotérique est considérable est appelé, venant après les théories d'Einstein, à laisser une trace profonde dans l'évolution de la pensée contemporaine.

RICHARD INGALESE. — *L'histoire et le pouvoir de l'Esprit,* trad. de l'anglais par A. DE LOYRAC. Paris (Libr. intern. de la Pensée Nouvelle). In-8 carré, 420 pp.

Ceux qui aiment dans l'Occultisme le mystère qui fait peur et l'abracadabra des grimoires ne goûteront pas ce livre qui est tout de clarté et de simplicité (ce que la traductrice a merveilleusement compris et exprimé), mais il faut chercher là le succès des éditions de langue anglaise qui l'ont précédé. — Tout l'Occultisme est, en réalité, contenu dans ce travail

jusqu'aux côtés les plus cachés de la Magie, mais dans un exposé si lumineux, si scientifique, si bien conduit que les profanes en sont émerveillés ; les initiés y trouvent beaucoup de choses originales comme le chapitre sur les couleurs de la vibration de la pensée. L'auteur expose avec méthode les grandes lignes de la doctrine secrète : histoire de l'évolution, Kalpas, races disparues, nature de l'Esprit et de ses manifestations, lutte de l'esprit objectif avec l'esprit subjectif (l'Ego et la personnalité), réincarnation, Karma, psychisme inférieur, forces spirituelles) etc. Il en déduit des enseignements sains sur le pouvoir de la pensée et sa culture ; il réconforte, montre la voie du succès en détournant de l'égoïsme et de la magie noire ; il apprend à devenir fort en même temps que bienfaisant et il termine par la méthode thérapeutique de la *New Thought*. C'est un livre qui a consolé beaucoup de gens et fait du bien à un grand nombre.

André Corbier. — *Chez les Kouyous*. Paris (Rev. des Indép.), 1920. Broch. in-8 carré, 30 pp.

Journal de poste du chef de la Subdivision de Mondzéli (Afrique équatoriale) d'octobre 1918 à janvier 1919, rempli de détails pittoresques et retraçant les échos lointains de la fin de la grande guerre.

Sirieyx de Villiers. — *La Faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche*, Paris (Éditions Nilsson), 1920. In-18 jésus, 238 pp. Prix : 5 fr. 75.

Nietzsche fut une âme douce et affectueuse. Il s'attacha à des êtres de bonté et de charité, comme Mlle de Meysenbug, mais il trouva des déceptions et vit naître en lui une folie indiscutable, caractérisée par un monstrueux orgueil. Son œuvre de destruction, c'est une vision de l'avenir vue à travers ce prisme d'orgueil, c'est le renversement des anciennes valeurs qui s'opère aujourd'hui dans le grand bouleversement mondial. Nietzsche fut un fou de génie qui incarna l'esprit encore non manifesté du militarisme atroce et les forces de dissolution qui allaient entrer en jeu peu de temps après lui. Son œuvre est une sorte de médiumnité, mais lui-même ne fut qu'un pauvre fou malheureux et tendre. Telle est la thèse de Sirieyx de Villiers, enrichie d'une étude sur le vrai Zarathoustra. Un aperçu sur l'Invisible précédant et modelant le visible sert de con-

clusion à cette étude du Nietzsche, instrument de la fatalité.

ALDO LAVAGNINI. — *Manueletto pratico di Astrologia.* Roma (Edizione eclettiche), 1920. In-24, 41 pp. Prix : 3 francs.

Excellent manuel de vulgarisation qui, sans développer tous les détails de la pratique, résume les points essentiels du principe, de l'histoire des théories et de la technique de la science astrale ; les diverses méthodes et les diverses spécialités de l'Astrologie sont passées en revue, avec clarté et concision. Orné de 25 figures originales, où les lettres sont malheureusement bien tortillées et d'une lecture difficile.

MAURICE BRILLANT. — *Les Mystères d'Eleusis,* Paris (La Renaissance du Livre), 1920. In-18 jésus, 190 pp. Prix : 3 fr. 75.

Les catholiques ont toujours essayé de démontrer que les religions antérieures à la leur (à l'exception, naturellement, du judaïsme) étaient des cultes grossiers. — C'est ainsi qu'ils se sont appliqués à effacer les traces du gnosticisme, lequel démontrait une filiation avec les Mystères antiques. — La thèse que soutient M. Brillant leur plaira. Pour cet auteur, à Eleusis, les divinités et les rites étaient uniquement chtoniens et agraires : c'était tout au plus une magie destinée à rendre la terre et les ruisseaux féconds ; il insinue que les Dieux de l'Olympe pourraient bien descendre de fétiches et de gris-gris. Seulement, comme il ne peut passer sous silence l'initiation des Mystères et des rapports avec la survivance et les migrations de l'âme, il préfère voir là une influence orphique et égyptienne tardive et il conclut que l'influence religieuse des Mystères était assez faible.

Six pages avant la fin, M. Brillant s'aperçoit qu'il n'a pas parlé de l'influence des Mystères sur le christianisme ; c'est pour conclure (on s'y attendait) qu'elle est nulle et que l'originalité du christianisme reste entière. Le savant ouvrage de M. Loisy, dont nous avons rendu compte précédemment, développait des idées contraires : pour qu'on sache bien que son livre n'est pas une réplique, M. Brillant déclare, dans un appendice, que son travail était achevé quand celui de M. Loisy a paru.

Le livre est dédié au chanoine Alexis Crosnier.

WALTER WYNN. — *Rupert vit* ! trad. de l'anglais par C. Borderieux et S. Edwards. — Paris (Leymarie), 1920. In-16 jés. 178 pp. Prix : 5 francs.

Récit sincère et circonstancié d'une conversion à la foi spiritualiste au moyen du spiritisme. L'auteur, qui est un pasteur anglais, s'est trouvé à la suite de diverses circonstances dans la possibilité de communiquer avec son fils Rupert tué à la guerre, et d'obtenir des communications qui ont déterminé en lui la certitude. — Cependant il ajoute que les phénomènes spirites sont dangereux à étudier pour des intelligences mal pondérées et que le contact avec les entités mauvaises de l'Au-delà peut facilement déterminer la folie. Ce livre est intéressant parce qu'il est l'histoire d'un fait, mais même à ce titre, ce n'est pas un fait tel que l'hypothèse télépathique puisse être rigoureusement refutée, comme le remarque judicieusement L. Chevreuil.

Dr BÉRILLON. — *Les caractères nationaux : leurs facteurs biologiques et psychologiques.* In-8 raisin, 62 pp. av. illustrat. Paris (Legrand), 1920. Prix : 4 francs.

Dans cette étude intéressante, le Dr Bérillon montre la persistance des caractères ethniques et leur conservation intégrale, la loi de réversion au type primitif annulant l'effet des croisements. Il s'appuie sur les expériences des éleveurs et sur des exemples zoologiques, et il étudie plus particulièrement la conservation du caractère psychologique chez les Allemands et chez les Français. Nous sommes heureux de voir nos origines purement celtiques démontrées par ce nouvel argument ; le Celte est un combatif. En ce qui concerne les Allemands, il est curieux de constater que leur besoin de dévastation, la coupe des arbres fruitiers en particulier, leur soin à faire disparaître leurs cadavres, leur impulsion à souiller les lieux d'habitation de matières fécales, à exercer des cruautés inutiles, etc., remontent aux Germains de l'antiquité. Le Dr Bérillon s'est bien documenté, mais nous qui avons vu beaucoup d'horreurs dans les tranchées, nous serions assez disposés à croire que ces mentalités ethniques ne tiennent qu'à une différence de développement, certains peuples étant simplement plus jeunes — par conséquent, plus cruels — que d'autres. Les Druides avaient civilisé les Celtes depuis longtemps quand les Germains vivaient encore à l'état sauvage dans leurs forêts. L'immua-

bilité des races nous paraît contraire aux lois de l'évolution.

P. Choisnard. — *L'Education psychologique de la grande guerre.* Paris (Durville), 1920. In-8 carré, 432 pp. Prix : 16 francs.

Cakkya-Muni découvrit et enseigna que l'ignorance, suprême *nidana*, est la cause première de toutes les misères humaines. M. P. Choisnard étudie ici la forme la plus redoutable de cette ignorance : l'incompréhension mutuelle des hommes. — Il constate combien la grande guerre a rendu plus manifeste ce défaut d'éducation psychologique. « On ne saura jamais, dit-il, combien le défaut de psychologie a créé de ténèbres, de complications vaines, de malentendus, de disputes oiseuses, et, par suite, de temps et d'efforts perdus dans les relations humaines. » Il souligne cette incompréhension mutuelle dans la plupart des aspects de la vie individuelle et sociale ; son livre est l'inventaire de ce qui est à réformer dans la société actuelle et il indique les grandes idées qui devront présider à cette réforme.

Carlos Larronde. — *La Danse Macabre.* Paris (Figuière), 1920, Petit in-16 de 95 pp. Prix : 2 francs.

Ce petit volume contient deux savoureux chefs-d'œuvre du moyen âge : la danse macabre de 1486 et une adaptation d'un mystère du XVe siècle, « Le chevalier qui donna sa femme au diable ». Celle-ci fut représentée à Paris en 1913 et à Genève en 1919. — Carlos Larronde a choisi là deux morceaux bien caractéristiques et les a adaptés avec beaucoup d'habileté et de finesse.

Neuf Upanishads. — *Morceaux choisis par* P. Salet. Paris (Payot), 1920. In-16 de 92 pp. Prix : 3 francs.

Il est curieux d'observer avec quelle rapidité les éditions successives des Upanishads s'enlèvent en Occident ; on dirait qu'un réveil de notre vieille ancestralité aryenne ramène notre curiosité vers la tradition originelle. Les extraits choisis avec beaucoup d'intelligence par M. P. Salet parmi les Mandaka Brihadaranyaka, Katha, Kena, Yca Upanishads forment un recueil des plus intéressants où l'on trouve la quintessence de la haute métaphysique brahmanique : la notion constante de l'Atman universel et la grande doctrine de l'Unité.

PIERRE SALET. — *Les paroles du Bouddha.* Paris (Payot), 1920. In-16 de 109 pages : Prix : 3 francs.

Il faut savoir gré à M. P. Salet de nous apporter, tirées d'une vingtaine de traités en langue *palie*, quelques-unes des plus jolies perles de la littérature bouddhiste. — Cette morale bouddhiste si pure, si élevée, si sincèrement compatissante qu'elle a toujours préservé ses adeptes des férocités qui déshonorent les autres cultes, est d'autant plus appréciée dans nos pays qu'on commence à la comprendre mieux, et des livres comme celui-ci nous font voir combien l'idéal du Tathagatha — parce qu'essentiellement aryen — est plus proche de notre mentalité réelle que les religions sémitiques ou leurs dérivées, au passé si souillé de sang depuis les brasiers de Moloch jusqu'aux autodafés.

HENRI REGNAULT. — *Seul le Spiritisme peut rénover le Monde.* Paris (Madaury), 1920. In-8 cour. 69 pp. Prix : 1 fr. 75.

Substantielle étude sur Allan Kardec, sa vie et son œuvre : exposé du spiritisme et de son rôle dans la renaissance du spiritualisme, doctrine indispensable à l'Évolution humaine.

RAYMOND LULLE. — *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, trad. du catalan par A. de Barrau et Max Jacob. Paris (Sirène), 1920. In-16 raisin, 136 pp. Prix : 6 francs.

La petite collection mystique de la Sirène nous donne ici, en une jolie édition, une série de « petits cantiques d'amour dialogués, par lesquels l'entendement et la raison s'augmentent ». Dans cet opuscule le Bienheureux Docteur parle des liens qui unissent l'Ami à l'Aimé. — Si l'on comprend que l'Aimé est l'Atman universel et l'Ami l'atman individuel (ou jivatma) on trouve là des enseignements mystiques d'une grande profondeur et très précieux à méditer.

H. G. WELLS. — *La flamme immortelle* (trad. de M. BUTTS), Paris (Payot), 1920. In-18 jés. 247 pp. Prix : 6 francs.

Ce roman, conçu avec l'originalité habituelle de G. Wells, commence par nous montrer sous une forme humoristique autant que profonde le jeu nécessaire de l'aspiration et de l'obstacle, du repos et de la lutte ;

c'est une partie d'échecs entre Dieu et Satan et une explication métaphysique très élevée du rôle de Satan dans l'évolution. — De ce binaire cosmique nous passons à l'histoire d'un pauvre microcosme, un certain M. Job Huss, type de l'homme en qui se joue la partie de Dieu et du Diable. — Accablé par les pires épreuves, il sort de sa crise de doute en saisissant, en lui-même, un reflet de son Ego immortel, vu avec la Conscience universelle. — C'est là cette flamme immortelle, pivot de l'évolution générale dont l'extinction ferait tomber l'Univers dans le néant.

F. JOLLIVET-CASTELOT. — *Au Carmel* ; *roman mystique*. — Paris (Chacornac), 1920. In-8 cour. 495 pp. Prix : 10 francs.

Après les descriptions des cloîtres masculins par Huysmans, il restait à décrire méthodiquement la vie claustrale, singulièrement plus ardente, des carmélites. C'est la tâche qu'a entreprise M. Jollivet-Castelot avec des documents précieux et rares. — Il étudie la genèse psychologique de la vocation, la discipline effrayante du cloître, son atmosphère mystique à l'extrême compliquée de sursauts charnels et d'un érotisme étrange. — Il suit d'une manière frappante l'évolution du sentiment mystique chez la femme, dans ses connexions avec la vie génitale, dans les manifestations simplement psychiques ou bien hautement spirituelles qu'il comporte. « Une grande figure domine l'ouvrage : celle de Sœur Thérèse de Saint-Jean-de-la-Croix, *la Sainte*, dont l'auteur a dessiné les contours extatiques en s'inspirant des révélations du haut Occultisme. »

La couverture est due à Mme M. Duhem. Deux gravures hors texte enrichissent l'ouvrage.

Dr SERGE VORONOFF. — *Vivre*. Paris (Grasset), 1920. In-16 jésus, 269 pp. Prix : 10 francs.

La cellule primitive (comme le leucocyte) ne meurt pas, mais se divise ; l'organisme complexe meurt, parce que les cellules primitives tendent à y remplacer les cellules spécialisées (envahissement conjonctif). La mort doit donc être d'autant plus précoce que l'organisme est plus complexe. Cependant la biologie comparée enseigne que l'homme devrait vivre de 120 à 140 ans. Le Docteur Voronoff expose ses recherches

très complètes et très savantes sur l'effet des greffes génitales et prétend pouvoir, par ce moyen, retarder considérablement les accidents de la vieillesse. Il préconise la greffe de la glande du singe à l'homme.

MAURICE PHUSIS. — *La Chute de l'Humanité.* Paris (J. Terrier), 1920. In-8 carré de 96 pp. Prix : 5 francs.

L'auteur entreprend de démontrer que l'homme est un animal exclusivement frugivore, destiné à vivre dans les pays chauds, et que le genre de vie artificiel qu'il se crée tend à ruiner sa race.

P. SAINTYVES. — *Les origines de la Médecine ; empirisme ou magie* ? Paris (Nourry), 1920. In-8 carré, 98 pp. Prix : 6 francs.

Cet ouvrage est le troisième de la Collection Science et Magie, par Saintyves. Il établit avec une documentation précise et étendue que les débuts de la Médecine, ne sont pas dus au simple hasard ni à un empirisme sans logique. — L'homme, comme les animaux, possède l'instinct du remède approprié, car les corrélations physiologiques sont telles que l'individu éprouve souvent le désir de ce qui peut le guérir ; ce fut une source de découvertes. — D'un autre côté, la Magie a créé des théories médicales comme celle de la possession ou de la perte d'une âme et suscité une thérapeutique appropriée. Enfin s'est constituée une thérapeutique sacerdotale basée sur l'iatromancie (par les songes ou autrement), mais toujours les prêtres ont interprété les oracles d'après les théories médicales courantes. — L'empirisme, basé sur l'observation, l'histoire et l'analogie, conduit à l'expérimentation par induction. Il n'est jamais dépourvu de raisonnement et de logique.

SOUDEBA.

REVUES ET JOURNAUX

— Nous recevons avec plaisir quelques numéros de *Divine Life* (Chicago), organe de la Société théosophique *indépendante* d'Amérique. Cette société indépendante s'oppose à l'ancienne S. T. américaine, en ce sens qu'elle est nettement antipapiste et qu'elle se rapproche de la Franc-Maçonnerie, en réponse aux anathèmes du Vatican. Le numéro de Février examine la question papale en Italie et prévoit que le successeur de saint Pierre en sera chassé avant 1922 ! Citons une intéressante étude de M.-E. Webb sur le symbolisme, langue initiatique assez générale pour ne s'adresser qu'à l'intelligence supérieure de l'homme. Citons encore un article de S. Stuart sur les cycles et les périodes comparant les cycles révolutifs aux cycles évolutifs. Le numéro d'avril contient un article intitulé : « Pourquoi l'évêque Leadbeater n'est pas et n'a jamais été théosophe. »

— Dans la *Gerbe* de mai, nous trouvons les Rythmes de Carlos Larronde, d'un sens ésotérique profond, particulièrement l'Arbre et le Ciel, et Travail. Autres poèmes de Armelle Rigo, Level Régni, etc. — Jolis bois gravés...

— Dans la *Gerbe* de juillet, Jacques le Veilleur montre que le travail doit être la base de la Société nouvelle : plus d'oisifs, sélection par le travail, égalité devant l'effort. — Les Veilleurs font appel à qui veut donner l'exemple.

— Le *Message théosophique* du 21 mai contient un remarquable article de Amiel sur Schopenhauer et les animaux, montrant les idées du philosophe sur la nécessité de protéger par des mesures efficaces nos frères inférieurs contre la cruauté souvent plus que bestiale des hommes.

— Dans *Occult Review* de juin, étude de A. P. Sinnett sur la signification métaphysique de la sexualité. Dans le numéro de juillet, l'Hypnotisme et l'Occultisme de Norman et le côté nocturne de l'ancien Mexique

par Lewis Spencer, mentionnant les superstitions terrifiantes attachées à la nuit.

— *O Pensamento*, de Sao-Paulo, se développe d'une manière intéressante. — Citons un article de Vianna de Carvalho sur la Fixation des images (akashiques).

— Dans *O Pensamento* de juillet, B. Prego développe cette idée que la religion étant un fait universel doit être une dans son essence, et qu'elle tend à l'unité.

— *Prophecy*, de Manchester, de juin-juillet, continue à annoncer la famine pour l'hiver prochain si l'agriculture ne fait pas un effort considérable.

— Dans *Psychic Magazine* (mars), le Dr Fugairon expose sa théorie du *pshycholone*, fantôme personnel de l'être humain, capable de se réduire à l'état de molécule germe après la désincarnation et en vue de la renaissance.

— La *Revue contemporaine* de mai aborde l'occultisme avec l'article de J.-M. de Coheix, « Du spiritisme à l'Occultisme », exposant pour les profanes et les « gens raisonnables » ce qu'est l'Occultisme, quel est son objet (connaissance de notre rôle sur la terre et de nos destinées), quelles sont ses méthodes, etc. Dans le numéro de juin, l'abbé Alta définit la liberté (de *liber*, enfant légitime), montrant combien, dans l'antiquité, la liberté, comme nous la concevons (le droit de l'homme en tant qu'individu humain), était inconnue. Il ajoute que les tendances modernes à tout remettre aux mains de l'Etat sont un retour à l'ancien état des choses.

— Dans la *Revue contemporaine* de juillet-août l'abbé Alta parle de la liberté individuelle ; c'est la volution intérieure que rien ne peut contraindre, pas même Dieu ; c'est le mobile qui nous permet de nous former ou de nous déformer nous-mêmes. Plus loin, Camille Lange justifie la réalité objective des visions de Jeanne d'Arc en invoquant les sens psychiques et les phénomènes occultes.

— Dans la *Revue internationale des Sociétés secrètes* (avril), Ch. Nicoullaud apporte des documents sur les rapports entre la théosophie et la Franc-Maçonnerie, les deux sociétés de fraternité.

— La *Revue spirite* de juin rend compte d'une conférence du Professeur Ch. Richet à l'Institut métapsychi-

que sur les prémonitions — et d'une conférence du Dr Geley, à Nice, à la branche théosophique Agni, sous la présidence de la comtesse Prozor.

— La *Revue spirite* de juillet débute par un article de C. Flammarion sur la Méthode expérimentale dans les sciences psychiques, déplorant qu'un assez grand nombre d'hommes de sciences, convaincus de la réalité des phénomènes psychiques, n'osent pas apporter leur témoignage, par lâcheté. — Plus loin, Kermario, à propos de la canonisation de Jeanne d'Arc, et Benezech à propos d'une critique quelconque, continuent à s'occuper de l'Église, comme s'ils voulaient la convertir, ne pouvant se résoudre à négliger cette archaïque institution.

— Citons dans la *Revue suisse des sciences psychiques* (mai-juin) un essai d'introduction générale à l'étude de l'Astrologie, où l'auteur commence par montrer le rôle et l'importance de l'astrologie dans l'ancien Testament.

— Dans la *Revue théosophique* (mai), la Prêtrise royale de L. Revel mettait en valeur la part du peuple juif dans la tradition ésotérique : les fils de Dieu qui s'unirent aux filles des hommes rappellent les seigneurs de la Flamme de la Doctrine secrète et Melchisédech, l'initiateur d'Abraham, peut être assimilé à Sanat Koumara. Il est le grand initiateur, le Maître des maîtres.

— Les *Amitiés spirituelles* de juin-juillet 1920, contiennent quelques très belles pages de Sédir sur la souffrance, nécessaire pour la spiritualisation et faisant passer le Moi du monde de la lutte au monde de l'entr'aide.

— Dans les *Annales initiatiques* (juillet, août, septembre), J. Bricaud étudie les origines de l'occultisme contemporain, examinant les efforts faits vers le début du XIXe siècle par des fraternités initiatiques pour vulgariser certaines vérités occultes, et l'expérience tentée dans la diffusion du spiritisme.

— Signalons l'apparition de la *Revue psychique de Bordeaux et du Sud-Ouest* qui commence par un article du docteur Durville sur la Force vitale, expliquant par elle l'action des colloïdants et des émanations du corps humain en thérapeutique.

— *La Diane* (n° 49-50) contient un appel de Gemma « pour nos fidèles serviteurs », préconisant des mesures urgentes pour la protection des animaux, et signalant cette clause répugnante des règlements fiscaux prévoyant les courses de taureaux avec mise à mort, comme si la France souscrivait à ces barbaries.

— *The International Psychic Gazette* (London, July 1920) contient, entre autres, un article de Ellen Conroy, Sur le Vieux langage des arbres. — Le règne végétal exerce une influence considérable sur l'homme et sur le cours de ses pensées : certains indigents lient leur vie à celle d'un arbre : Bouddha reçut l'illumination sous le *ficus religiosa* et les ascètes pratiquent l'Aranyaka.

— Dans *Luce e Ombra* de juin, on trouve une dissertation de Cavalli sur l'Idéoplastie, c'est-à-dire la projection de la pensée en une forme objective, capable d'être photographiée. — La matérialisation serait un phénomène d'idéoplastie.

— *Le Mercure de France* du 15 juillet donne un article intéressant de R. Harpedanne de Belleville, aviateur, sur le Vol à voile, qui permet à certains oiseaux de s'élever dans l'air, les ailes déployées et relativement immobiles. — L'auteur l'explique par les remous ascendants si fréquents dans l'atmosphère, et admet que l'oiseau possède un certain sens qui l'avertit de l'imminence de ces remous lui permettant de les utiliser à propos.

— Le *Petit Philosophe* de juillet-août donne une remarquable citation de Balzac sur l'Occultisme, relativement à l'enchaînement fatal des faits, aux correspondances universelles et à la divination.

— La *Revue française d'Homéopathie* contient un article sur les catalyseurs auxiliaires par les Docteurs : T. L. Davis et R. Allendy. Le catalyseur auxiliaire, dans les réactions chimiques, agit à dose infinitésimale et par simple dynamisme ; ce phénomène peut expliquer l'action des remèdes homéopathiques.

— Dans le *Sphinx*, A. Jounet parle des tentatives de communication avec Mars, passant en revue les hypothèses et les systèmes proposés et préconisant l'investigation télépathique.

— *Le Sphinx* donne une bonne étude de Brito sur la Prophétie d'Orval et la guerre. — En additionnant toutes les lunaisons mentionnées par le texte depuis la phrase relative à Henri V, on en arrive au 23 juillet 1914, date de l'ultimatum autrichien à la Serbie. — Signalons une monographie intéressante de l'ail par C. B. et un examen du féminisme, au point de vue ésotérique, par L. Gastin.

— Dans le *Symbolisme* de mai, A. Lantoine déplore les polémiques politiques auxquelles la Franc-Maçonnerie s'est laissée entraîner par suite de son recrutement trop peu sévère.

— Dans le *Symbolisme* de juin, A. Lantoine continue son étude sur le Recrutement maçonnique, déplorant qu'au cours de la guerre la Franc-Maçonnerie ait cru devoir partager les passions humaines au lieu de les étudier au point de vue philosophique ; autrefois on apprenait en loge à vaincre ses passions et soumettre sa volonté. — Plus loin O. Wirth parle de la maçonnerie allemande et de son idéal de remoralisation nationale.

— Le numéro de juillet est également intéressant. A. Lantoine commence une étude sur les Loges Mixtes, qu'il considère comme désastreuses. — Philalèthe étudie le symbolisme de la Fleur de Lys. O. Wirth parle du monde des images de Léon Daudet et étudie le signe zodiacal du Lion.

— *Ultra* de février-avril donne une traduction de l'Atmanatma Viveka de Sankara Atcharya par M. Chatterji : « L'esprit et ce qui n'est pas l'esprit ».

REÇUS : *O Astro* (de Sao-Paulo) : *le Franc Parleur* (de Nyon, journal antialcoolique, moral et social), le *Mercure de France*, *O. Pensamento* (de Sao-Paulo) ; *La Psychologie appliquée* : *O. Théosophista* (de Rio-de-Janeiro) ; *La France active.*

SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.